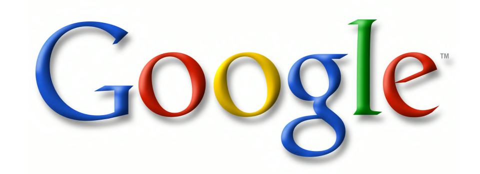
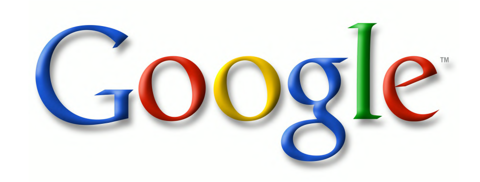
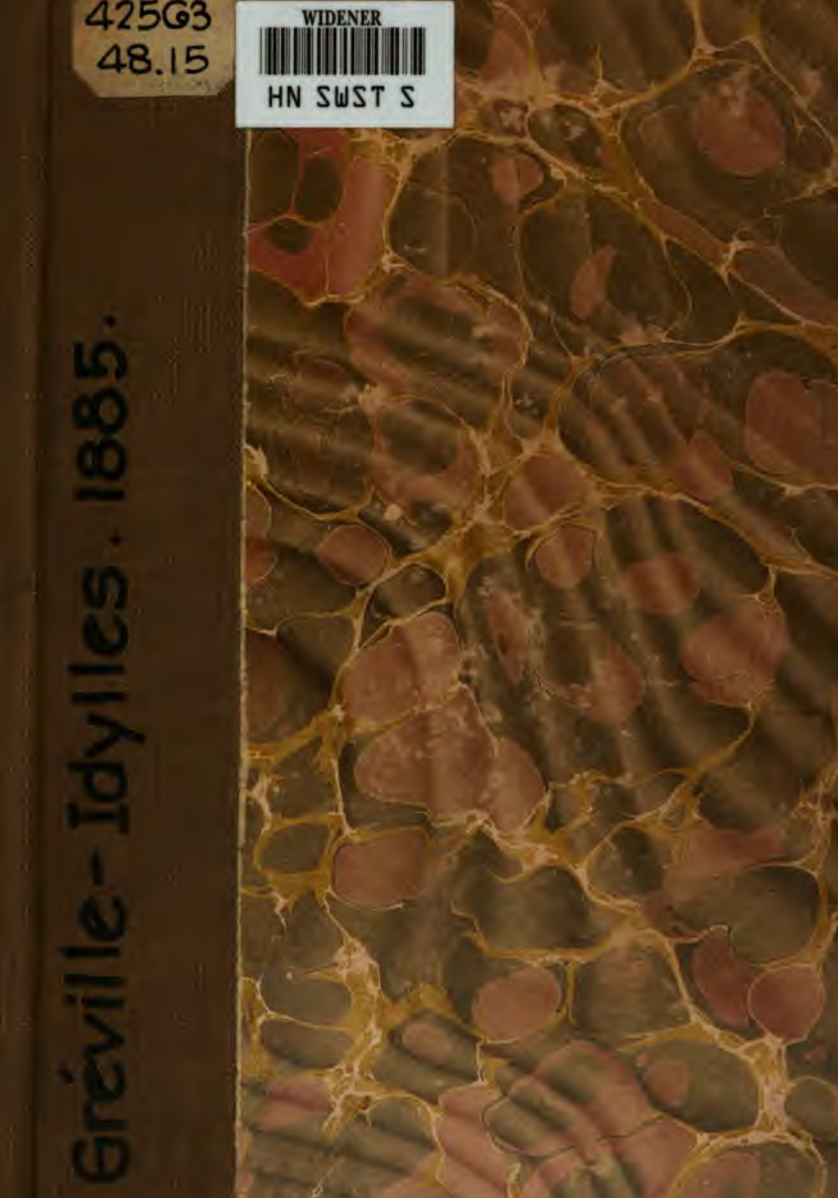
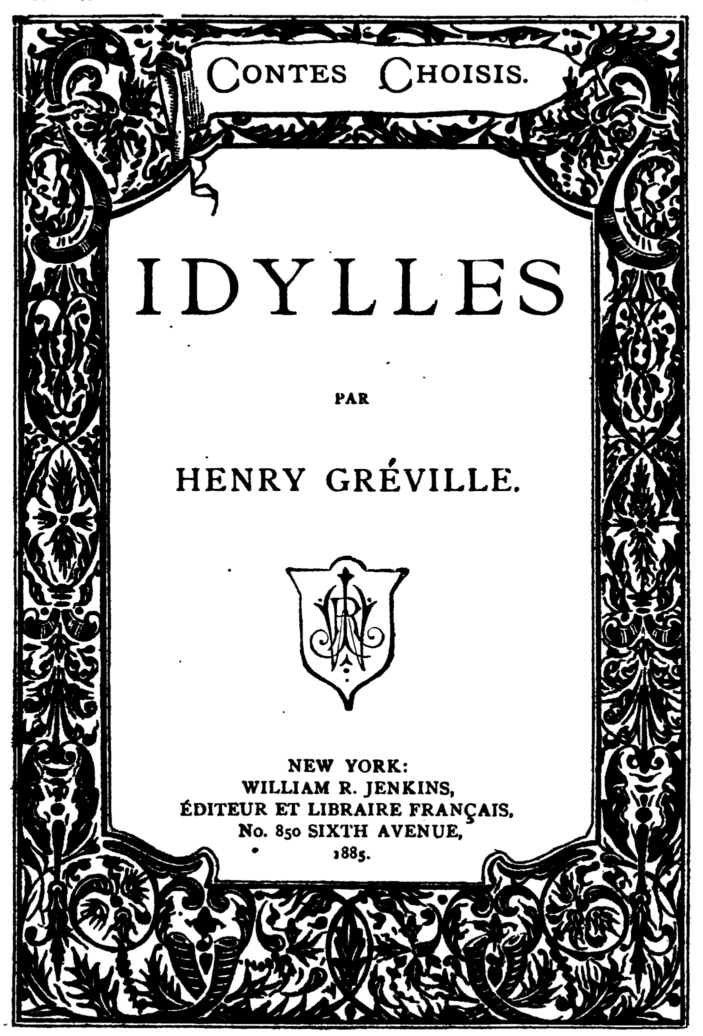





425G3
48.15
WIDENER
HN SWST S
Gréville - Idylles. 1885.



No. 6. 25 CENTS.



IDYLLES

PAR

HENRY GRÉVILLE.

NEW YORK:
WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,
No. 850 SIXTH AVENUE,
1885.

Contes Choisis.

It is intended that this series should contain short stories and *nouvelles* by the best French writers, thus giving at a very moderate price specimens of the very best French fiction.

Each number will be handsomely printed and will be published at the uniform price of 25 cents.

NOW READY.

No. 1.—LA MÈRE DE LA MARQUISE, par EDMOND ABOUT.

No. 2.—LE SIÉGE DE BERLIN, et autres contes, par ALPHONSE DAUDET.

No. 3.—UN MARIAGE D'AMOUR, par L. HALÉVY.

No. 4.—LA MARE AU DIABLE, par GEORGE SAND.

No. 5.—PEPPINO, par L. D. VENTURA.

No. 6.—IDYLLES, par HENRY GRÉVILLE.

Others in Preparation.

These may be obtained from the bookstores, or will be sent postpaid on receipt of price by

WILLIAM R. JENKINS,

PUBLISHER AND IMPORTER,

850 Sixth Avenue, New York.

IDYLLES

PAR

HENRY GRÉVILLE.

LA BERGERIE — *LE SOIR*
LE MATIN — *LA NEIGE*
MIDI — *LES NOISETTES*



NEW YORK:
WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,
No. 850 SIXTH AVENUE,
1885.



LA BERGERIE.



A petite pluie fine qui rayait le ciel depuis le lever du jour cessa enfin ; un rayon d'or jaune enfilant le sombre couvert des hêtres pénétra au fond de la grande bergerie. Les béliers enfouis jusqu'au jarret dans la haute litière, que, tout en broutant la provende matinale, ils avaient recouverte de trèfle vert arraché aux crèches, levèrent la tête vers le rayon et poussèrent un bêlement d'appel.

A ce signal, les brebis pleines et nourrices se levèrent précipitamment en ployant leurs genoux, et, d'un seul bond, la moitié du troupeau se présenta à la claire-voie qui ferme la bergerie. Les derniers venus grimpaient sur les autres pour aspirer la tiédeur du soleil, et les maîtres béliers durent repousser d'un coup de frontal plus d'un indiscipliné sorti des rangs.

— Eh oui ! fit le valet de ferme en s'approchant lentement de la porte, on va vous lâcher dans les clos ! Vous avez bien le temps, l'herbe est encore mouillée ! Jean, le maître, veut voir les agneaux. La porte de la cour est-elle fermée ?

— Oui ! répondit une voix lointaine. Et l'on entendit la lourde barrière retomber de tout son poids contre le montant de pierre avec le cliquetis ordinaire du crochet de fer sur le granit.

— Allez ! dit le valet de ferme de sa voix paresseuse et lente.

Il retira la traverse qui assujettissait la claire-voie, puis ôta la claire-voie elle-même et recula un peu pour n'être pas renversé.

Effrayés de la liberté subite, les béliers res tèrent immobiles sur le seuil étroit et bas, regardant devant eux et craignant un piège.

Une bouffée de vent tiède leur apporta l'arome des falaises humides des buées de la mer, l'odeur de l'herbe courte et grasse, tondue jusqu'au sol par leurs dents tenaces et patientes, et soudain, la tête levée, comme poussés par un fouet invisible et résistant encore à l'instinct qui les appelait, les superbes animaux se précipitèrent dans la grande cour qu'ils franchirent en quelques bonds.

L'abreuvoir, entouré de pierres moussues, abrité par les épines noires, ne les tenta point; ils passèrent outre et s'arrêtèrent, le nez sur la barrière qui menait à la liberté.

Tout le troupeau avait suivi, les vaillants en tête, les mères pleines plus lentes et plus

lourdes, et enfin les nourrices, encourageant les agneaux nouveau-nés encore chétifs et tremblants sur leurs jambes d'un jour. La masse entière s'arrêta immobile, résignée, et pourtant frémissante devant la grande barrière qui ne voulait point s'ouvrir.

— Eh ! sont-ils pressés ! dit le valet en traversant de son pas ferme et lent la cour boueuse où ses lourds sabots de hètre remplis jusqu'au bord de paille fraîche laissaient de larges empreintes. On dirait qu'ils n'ont pas vu d'un mois le ciel du bon Dieu !

— Laisse-les aller ! dit une voix forte derrière lui.

Le fermier venait de sortir ; sur le seuil de la porte, les bras croisés, la tête couverte d'un chapeau à larges bords, il dénombrait son troupeau et le trouvait en bon état ; son œil de propriétaire satisfait allait des brebis pleines aux agneaux gras, s'arrêtant avec complaisance sur les nobles béliers, si redoutables quand ils tenaient tête aux chiens du voisinage.

Longeant le mur de terre, le valet se fraya à grand'peine un passage jusqu'à la barrière, et d'un geste de menace écarta la troupe pusillanime. Ils reculèrent tous, excepté les trois grands béliers, qui continuèrent à regarder la route d'un air méchant. Un second geste ne les effaroucha pas davantage, et ils rallièrent le troupeau d'un bêlement d'appel.

— C'est bête, ces animaux-là, grommela le valet de ferme en prenant par les cornes le plus voisin de lui; ils ne comprennent pas qu'une barrière, ça s'ouvre en dedans, exprès pour les faire rentrer quand ils sont dehors, et pour les empêcher de sortir quand ils sont rentrés!

Le bélier se débattit et menaça pendant un instant; mais de sa main libre le valet avait repoussé la barrière qui s'écarta, grinça sur ses gonds et alla battre le mur; toute la bande, d'un élan prodigieux, se précipita sur la route.

Ils prirent leur course au grand galop, se culbutant contre les haies et se passant sur le

corps sans pitié ; puis le parfum des lychnides roses, abreuvées de pluie et déjà chauffées par le soleil, tenta leur gourmandise, et lentement, faisant l'école buissonnière, les moutons se dirigèrent vers la falaise.

Quand le piétinement du troupeau sur la route eut cessé de frapper l'oreille d'un bruit régulier, le fermier se décroisa lentement les bras, regarda le ciel devenu bleu, et poussa un soupir. L'horloge de la salle derrière lui dans la maison frappa lentement neuf coups, avec un formidable bruit d'échappement, puis le silence se fit, mesuré par les battoments égaux et sourds du balancier.

Quelques gouttes de pluie tombaient l'une après l'autre du toit de chaume neuf, et faisaient un petit clapotis mélancolique dans l'ornière pleine qui marquait la ligne d'avancement du toit tout autour de la maison ; l'une d'elles effleura le fermier qui avait fait un pas en avant ; il l'essuya sur sa joue d'un geste machinal et poussa un second soupir, comme

si cette larme de sa maison avait remué en lui toutes les larmes de son cœur.

— Marie, dit-il en se tournant vers l'intérieur, voilà qu'il fait beau, vous pouvez sortir le petit.

Une vieille servante parut, tenant dans ses bras, avec autant de soin et de respect que si c'eût été un Enfant Jésus de cire, un petit être pâle et triste, dont les grands yeux bleus errants autour de lui cherchaient, pour s'y reposer, un objet qui lui fût agréable.

— Promenez-le le long de la haie, il n'y a pas trop de soleil, et il y a de la chaleur, fit le père en couvrant le petit garçon d'un regard aussi triste et plus profond que celui de l'enfant lui-même. Il approcha son visage du petit visage pâle et l'embrassa avec tendresse ; le garçonnet lui passa doucement la main sur la bouche, mais sans sourire, et le père, navré, recula un peu pour ne pas laisser voir à la servante le chagrin que lui causait l'état de son fils unique.

Soudain les yeux du petit s'éclairèrent ; il leva son bras débile indiquant un objet qui satisfaisait son regard, et prononça lentement ce nom court et facile :

— Vevette !

Le père suivit ce mouvement, et la jeune fille qui passait de l'autre côté de la cour, se sentant regardée, pressa le pas en rougissant.

— Vevette ! répéta l'enfant prêt à pleurer.

— Le petit te veut, viens un peu ici, cria le fermier de sa voix mâle et sonore.

Vevette traversa la cour et s'approcha du groupe. Le petit lui tendit les bras ; elle le prit, et il se mit aussitôt à jouer avec les cheveux frisés et indociles, avec le petit bonnet de toile, avec les oreilles mignonnes de la fillette. Elle se prêtait à ce jeu, lui donnant de petits noms d'amitié, faisant coucou avec lui derrière l'épaule de la vieille servante, et transfusant en cet être frêle et soucieux toute la joie de sa propre jeunesse.

— Il n'aime guère que toi, dit tristement le

père, pendant que l'enfant, qui avait commencé par sourire, finissait par rire aux éclats des caresses de son amie.

— Oh ! notre maître, et puis vous ! Et il vous aime plus que moi, et c'est bien juste, puisque vous êtes son père ! fit la jeune fille avec un sentiment de délicatesse qui amena sur sa joue une nouvelle rougeur. Voyez comme il vous regarde !

Elle présenta au père ému l'enfant qui continuait à sourire. Le père ouvrit les bras, et le petit garçon tendit les siens. Vevette le remit au fermier et s'éloigna aussitôt du côté de la bergerie.

En la voyant disparaître, le petit visage se contracta, la bouche pleureuse se gonfla, et l'orphelin répéta plaintivement :

— Vevette !

— Pauvre petit ! murmura le fermier, ce n'est pas Vevette, c'est ta mère qu'il te faudrait. Mais ni ton chagrin ni le mien ne feront revenir la pauvre âme !

Il rendit l'enfant à la bonne et s'en alla de son pas ordinaire voir les veaux nouveau-nés à l'étable.

Laurent avait perdu sa femme dix-huit mois auparavant, et la joie d'être père avait été assombrie par la mort prématurée de la jeune mère.

Non qu'il l'eût aimée d'un amour très-profond, mais l'habitude d'être ensemble, la douceur de la pauvre créature, souvent malade et toujours patiente, lui avaient inspiré un attachement plein de pitié.

Elle désirait ardemment un fils,—moins pour elle que pour le fermier; ceux qui possèdent la terre savent seuls quel chagrin cruel ressent le propriétaire à la pensée de mourir sans héritier direct.

A quoi bon l'ordre et l'épargne, si le patrimoine séculaire, augmenté de tout ce que peut y joindre une vie de travail, doit aller enrichir des collatéraux? Avec quel courage, au contraire, n'ensemence-t-il pas, celui qui dans

l'avenir voit mûrir les moissons des fils de son fils!

Elle sentait qu'elle mourrait de sa maternité, la pauvre jeune femme peu faite pour l'existence grossière des champs, et pourtant elle avait demandé un fils dans toutes ses prières. Il était venu, cet enfant désiré, et la mère était partie, sans même avoir le temps d'apprendre que la vie de l'héritier semblait un miracle, tant il était frêle. Depuis, l'époux esseulé, le père inquiet devenait de jour en jour plus triste dans la maison riche et désolée, où il y avait de tout en abondance,—sauf du bonheur.

Laurent avait beau vouloir détourner son esprit vers les choses pratiques, il ne pouvait secouer la mélancolie de ses souvenirs.

Qu'est-ce qu'une maison sans maîtresse, sinon un corps sans âme? Les armoires de chêne, hautes et luisantes, avec leurs appliques de cuivre découpé, sont tristes à voir lorsque la fermière n'y range pas elle-même les piles

de linge parfumé d'une bonne odeur de lessive ; ce silence même de la demeure bien ordonnée est triste et lourd ; ne vaudrait-il pas mieux mille fois y entendre résonner la voix de la maîtresse, dût-elle donner des ordres et réprimander les filles négligentes ?

Pendant qu'on promenait l'enfant, des poules aux lapins, puis aux canards, puis dans le jardin, plein d'un fort bruissement d'abeilles affairées autour des touffes de thym en fleur, puis aux ruches qui portaient encore un lambeau d'étoffe noire, en deuil de la fermière, Laurent faisait partout sa visite accoutumée. Depuis les greniers pleins de fourrage jusqu'à l'humble tect à porcs, il inspectait chaque jour les moindres coins de son domaine, et c'est cette surveillance active sans tracasserie qui lui permettait d'être un maître généreux, tout en faisant de lui-même un homme riche.

Il s'assura que les portes des granges étaient closes, que personne n'avait touché à la clef du cellier, plein de grandes futailles de cidre en

bel ordre ; ensuite il entra dans les écuries et ramassa un collier tombé de son clou, puis dans l'étable, où tout était à souhait, et enfin, passant devant la bergerie, vide à cette heure, il s'arrêta pour voir si rien n'y était dérangé.

Il croyait n'y trouver personne; il resta immobile sur le seuil en apercevant Vevette assise sur une pierre, dans le jour qui venait de la porte, un agneau sur les genoux et une tasse de lait à la main. Son tablier de toile bleue et blanche à petits carreaux, ourdi et filé à la ferme, protégeait contre le courant d'air venu de la porte, la bestiole encore frêle et presque nue.

— Qu'est-ce que tu fais? dit Laurent surpris.

— C'est un agneau de la semaine dernière, répondit la jeune fille, levant vers lui son doux visage qui rougissait si facilement; sa mère a eu deux jumeaux; elle nourrit l'autre et ne veut pas de celui-ci; j'ai essayé dix fois de le faire teter,—elle le tuerait d'un coup de pied

si je n'étais pas là ; elle n'en a que pour l'autre. Pauvre petit ! Ce n'est pourtant pas sa faute ! Il est si doux et si mignon !

Elle trempa dans la tasse de lait une sucette de mie de pain dans un chiffon, comme celles qu'on donne aux nourrissons pour les empêcher de crier, la fit entrer dans la bouche de l'agneau qui se mit à sucer avec avidité, et tout en rejetant sur lui son tablier, elle continua :

— C'est drôle, n'est-ce pas, notre maître, que des mères n'aiment qu'un enfant et pas l'autre ? Ce pauvre petit, il m'a fait peine, quand je l'ai vu resté là, l'autre jour ; la mère ne veut pas qu'il la suive au clos : il grelottait dans la paille. Alors je l'ai mis à part et je le nourris. Il pourra bientôt manger un peu d'herbe, car il devient fort.

— Et tu le gardes sur tes genoux tout de même ? fit Laurent en souriant.

Vevette fit un mouvement d'épaules plein de compassion et rougit encore.

— C'est pour qu'il ait chaud et qu'il soit content, notre maître, dit-elle en souriant, mais

en baissant la tête pour cacher son embarras; je me figure que cela lui fait plaisir et qu'il croit avoir une mère.

Elle écarta un peu son tablier et laissa voir l'agneau repu, endormi, blotti dans son giron, avec la pose abandonnée d'un être heureux et réchauffé.

Laurent regarda la jeune fille, puis la bestiole, et, troublé lui-même, il ne savait par quelle émotion bizarre et nouvelle, il promena son regard autour de la bergerie.

Elle était grande et haute, chaude en hiver, fraîche en été, avec une petite fenêtre à l'ouest, faisant face à la porte à l'est, qu'on pouvait ouvrir pour aérer l'asile. La paille jaune foulée et brisée avait un ton doux à l'œil, et les brins de trèfle vert éparpillés formaient çà et là des taches sombres, surtout près des crèches; une bonne odeur de laine et de verdure mêlées imprégnait les murailles et provoquait à une sorte de mollesse aussi douce que les toisons floconneuses qui y trouvaient abri la nuit.

Malgré lui, le regard de Laurent revenait toujours à la jeune fille, qui restait immobile et comme assoupie dans la chaleur du soleil déjà haut.

— Il y a longtemps que tu es chez nous? demanda-t-il.

— Quatre ans à la Madeleine, répondit Vevette réveillée en sursaut de sa rêverie.

— Quel âge as-tu? dit le fermier, sans savoir pourquoi il faisait cette question.

— J'ai eu dix-huit ans aux Rois, notre maître, répondit-elle en levant la tête par déférence, mais en tenant ses yeux toujours baissés.

— Aux Rois....mais tu n'es pas allée voir ta famille, aux Rois? Les autres domestiques y sont tous allés....et toi, pourquoi es-tu restée?

— Je n'ai pas de famille, dit la jeune fille sans changer de voix ni de visage. Vous savez bien que je n'ai plus ni père ni mère.

— Tu as des tantes, là-bas, du côté de la lande?

Vevette ne répondit pas.

— Est-ce qu'il serait arrivé malheur chez elles? reprit Laurent avec un intérêt soudain pour Vevette et les siens.

Elle secoua doucement la tête.

— Il n'est rien arrivé, notre maître, dit-elle, de sa voix douce et un peu attristée; mais la famille, c'est tout bon ou tout mauvais; quand on ne s'aime pas, on se déchire, et moi, j'aime la paix.

— Elles ne sont pas bonnes pour toi? insista Laurent.

— Pour cette famille-là, reprit Vevette, j'aime mieux rester ici. Elles ne m'aiment pas, mes tantes; il faut y aller les mains pleines, et je n'ai rien.

— Tu n'as vraiment rien, Vevette? demanda le fermier attendri.

— J'ai la maisonnette et le jardin de mes pauvres parents, mais cela ne rapporte rien, puisque je n'ai pas pu les renter à loyer; de fait, j'ai mes gages que vous me donnez, mon

maître, répliqua la fillette. Mais il leur faudrait autre chose, elles aiment à bien manger. Et puis, elles seraient autrement, que j'aimerais mieux rester ici que d'aller les voir. Je me plais mieux ici que partout ailleurs.

Elle voulut se lever, mais l'agneau poussa un gémissement, et elle reprit sa première posture.

— Tu es une bonne fille, Vevette, dit le fermier, surpris de se sentir touché jusqu'au fond de l'âme par ces paroles si simples. Veux-tu que j'augmente tes gages ? Je suis prêt à te donner ce que tu me demanderas : tu es la meilleure servante de la maison, et puis ma défunte t'aimait.

Vevette détourna légèrement la tête, et avec un tremblement dans la voix, elle répondit :

— Vous ferez comme vous voudrez, mon maître ; ce n'est pas pour de l'argent que je vous sers fidèlement, c'est par grand amour pour la défunte et pour son joli *fisset*, votre petit garçon.

Laurent rougit à son tour, un peu de honte, et il fit un mouvement pour sortir, mais il se ravisa.

— Si l'agneau en réchappe, Vevette, dit-il, je te le donne; tu l'auras bien gagné. Tu n'as pas besoin de le vendre si tu veux le garder; il sera nourri avec les autres. C'est un mâle?

— C'est une brebis.

— Elle est à toi, et les petits qu'elle pourra avoir aussi. A tantôt, Vevette.

Laurent disparut de la porte, et le soleil entra. Mais il ne sembla pas causer de joie à la jeune fille; elle continua à passer sa main doucement sur la tête fine et veloutée de l'agneau.

Les paroles de son maître lui avaient fait à la fois plaisir et peine, elle ne savait pas pourquoi. Il avait eu tort de parler de gages; à quoi bon les gages, quand elle avait l'asile et le couvert? Cette maison était celle où elle voulait vivre et mourir.

Enfin, elle inclina ses lèvres jusqu'au front de la bestiole et l'embrassa à deux reprises. C'était sa propriété désormais ; pour la première fois de sa vie elle avait reçu un présent ; elle était très-contente ; cependant à côté de ses deux baisers, elle laissa tomber une larme.

Soulevant l'agneau endormi, elle le plaça doucement dans une crêche pleine de paille, et sortit de la bergerie pour vaquer à ses autres devoirs.

En traversant la grande cour, elle aperçut l'enfant du fermier ; soutenu par les bras de la vieille servante, il essayait ces premiers pas si gauches et si gracieux, si comiques qu'ils font éclater de rire, et si touchants qu'ils font pleurer les mères. Averti par quelque instinct secret, le petit garçon tourna la tête de son côté, et l'appela du geste et de la voix.

Vevette savait que le maître ne dirait rien pour quelques instants dérobés au travail en faveur de son fils ; d'ailleurs, eût-elle dû être grondée, elle ne pouvait résister au plaisir de

voir sourire ce petit garçon et sentir le baiser de ses lèvres fraîches ; elle se dirigea vers lui. A une courte distance, elle se baissa, lui tendant les bras ; avec un sourire plein de triomphe et de confiance, l'enfant s'échappa des mains qui le retenaient, fit quelques pas en trébuchant et vint tomber dans le tablier de la jeune fille, rouge de plaisir et d'orgueil.

— Il a marché, Seigneur Jésus ! Il a marché tout seul ! s'écria la vieille servante en levant les mains au ciel. Reviens à moi, mon *fisset*, et montre que tu es un grand garçon !

Mais l'enfant ne voulait pas quitter sa petite amie, et détournait obstinément la tête.

La voix grave de Laurent se fit entendre.

— Il a marché tout seul ! C'est la première fois !

— Va voir ton père, mon *fisset*, va vite, dit Vevette avec douceur.

Le petit leva en hésitant les yeux sur son père, puis soutenu par la main, encouragé par la voix de la jeune fille, il traversa la courte dis-

tance qui le séparait du fermier ;—soudain, Vevette retira sa main, et l'enfant cherchant un appui alla tomber dans les bras de Laurent, fier et ému, qui le souleva jusqu'à son visage, puis le remit sur ses jambes.

— Vevette, répéta l'enfant au moment où ses petits pieds touchaient la terre. Et, encore appuyé sur le genou de Laurent, il étendit sa menotte vers son amie.

Mais elle avait disparu, ne voulant pas usurper les caresses dues au père.

— Vevette ! cria Laurent, qui eût voulu la voir rester. La présence de la jeune fille auprès de son fils lui semblait une sauvegarde. Quand elle était là, jamais de pleurs ni de cris ; elle devinait ses désirs, et pourtant elle savait refréner ses caprices. Seule, elle lui parlait le langage de la raison, et seule elle obtenait sa soumission. Mais elle avait disparu, comme elle faisait toujours après ces courtes scènes. On l'eût dite honteuse de son empire et désireuse de le faire oublier.

La servante emporta le petit garçon pour le distraire, mais non sans résistance de sa part, et ses cris de colère et de regret se firent entendre au loin plus d'une fois dans l'après-midi.

Laurent prit à travers les clos pour aller voir ses génisses, parquées à l'autre extrémité de la propriété. Il marchait la tête baissée, comme font le plus souvent les habitants de la campagne habitués à chercher leur bien dans le sol ; les mains derrière le dos, penché en avant, il pensait, il ne savait pourquoi, mais avec une persistance singulière, à la petite servante que son fils chérissait.

C'était vrai ; à proprement parler, Vevette n'avait pas de famille, puisque celles qui lui appartenaient ne se souciaient pas d'elle. Son père était un honnête homme, mais un cultivateur inhabile ; loin de prospérer, son modeste patrimoine s'était fondu dans ses mains, et le chagrin l'avait miné avant son temps. La mère avait survécu de quelques années, filant pour

vivre le fil le plus fin de la contrée ; puis elle était morte aussi, et l'orpheline s'était placée pour gagner son pain.

Laurent la revoyait encore à l'assemblée de la Madeleine, où se louent pour l'année les serviteurs à gages. Avec son petit bonnet blanc, ses yeux pleins de larmes, son mince paquet sous le bras, elle regardait tristement dans la foule, cherchant un visage bienveillant, choisissant un maître par la pensée, redoutant celui-ci, acceptant plus volontiers celui-là, mais le cœur bien gros d'être obligée de vivre chez les autres.

Elle avait fermé le matin sa petite maison de pierre grise, dont elle était, hélas! seule propriétaire ; après avoir fait en pleurant le tour du jardinet, elle avait mis la clef dans sa poche, et maintenant elle craignait de ne pas trouver ce maître d'abord redouté.

Voudrait-on d'elle, avec ses petits bras débiles, sa stature mignonne, ses mains rouges, mais fluettes.... Si on allait la trouver trop

chétive, lui faudrait-il s'en retourner à la maison déserte, si triste, où le pain manquait? Faudrait-il mendier de village en village ce pain qu'elle eût préféré devoir au travail?

C'est alors que la femme de Laurent s'était approchée, et trouvant à cette enfant un visage honnête, l'avait louée pour soigner les veaux et les agneaux, et donner du grain aux poules.

Depuis, la figure candide et les yeux pleins de bonté s'étaient toujours tournés vers la fermière comme vers le soleil levant. Marchant dans l'ombre de ses pas, elle avait appris tous les devoirs du ménage sans peine et sans fracas. Quand les forces avaient manqué à la jeune femme, c'est Vevette qui, sans mot dire, avait pris sa part d'ouvrage et l'avait ajoutée à la sienne, trouvant le temps de tout faire sans cesser de sourire.

Laurent se rappelait ces choses, et bien d'autres. Il revoyait la mourante s'appuyant sur Vevette pour respirer avec effort l'air qui n'entrait plus dans ses poumons,—il voyait la

jeune fille, pâle de fatigue, soutenir courageusement dans ses bras la pauvre femme qui se débattait contre la mort ; il voyait encore, alors que tout le monde, brisé de lassitude, s'était endormi dans la maison—lui-même comme les autres—Vevette veiller auprès de la défunte, renouveler le cierge funéraire et lisser les draps du lit, comme si sa maîtresse eût pu la voir.

Et l'enfant! de quelle tendresse ne l'avait-elle pas entouré! Que de nuits n'avait-elle pas passées à le promener dans ses bras, autour de la chambre, en lui chantant ces refrains du pays qui n'ont plus ni âge, ni sens, ni origine, mais dont les paroles incompréhensibles ont une musique, qui berce les rêves et fait oublier le mal! Etait-ce étonnant que le petit la préférât à tout, lorsqu'elle avait été tout pour lui?

Pendant qu'il évoquait ce passé, Laurent sentait une tendresse profonde s'élever en lui pour Vevette. C'était elle qui avait adouci leur

deuil, et il n'avait rien fait pour elle. Plein de regret de son ingratitude, il donna un coup d'œil à ses génisses, puis revint lentement par le même chemin.

Il passa le grand abreuvoir, creusé de temps immémorial au bord d'une haie, à l'ombre, dans un grand clos, où l'herbe haute et grasse, toujours tondue, repoussait avec une vigueur extraordinaire.

Depuis l'enfance de Laurent, l'abreuvoir était là ;—son grand-père, qu'il se rappelait avoir connu, lui avait dit que personne n'avait jamais vu là autre chose que l'abreuvoir ; une petite source s'échappait entre les racines d'un saule, remplissait la mare, aux bords en pente, foulés deux fois par jour par les pas des bestiaux, puis s'enfuyait muette sous les cressons et portait la fraîcheur dans le clos voisin.

Laurent s'arrêta pensif. Les sources coulent sans qu'on s'en occupe, et abreuvent pendant des générations les taureaux qui se succèdent les uns aux autres ; pourquoi, alors que la terre

est clémentė et donne aux bêtes l'herbe et l'eau fraîche, les enfants restent-ils sans mère et les agneaux sans nourrice ?

Le soleil dardait entre des nuages gris qui changeaient lentement de place, jetant des ombres tantôt ici, tantôt là. Laurent se trouvait dans un rayon qui lui brûlait le front sous son chapeau de feutre et les épaules sous sa blouse ; il avisa une haie double, un de ces tertres plantés de hauts arbres qui séparent les clos et permettent en même temps d'aller de l'un à l'autre, souvent de traverser toute une propriété sans passer par les champs, où l'on pourrait endommager les récoltes.

L'ombre était tentante ; la terre, protégée par l'épais couvert des arbres, était sèche. Le fermier s'assit entre deux aubépines, s'adossa à un hêtre fourchu, et se mit à méditer en regardant devant lui.

La langueur de l'air et la chaleur du jour portèrent Laurent au sommeil. Sans s'en rendre compte, il ferma les yeux et s'endormit.

Il continua pourtant à voir en rêve les pâturages et les bêtes qui l'avaient occupé pendant sa veille, mais ses champs étaient plus vastes, ses troupeaux plus nombreux ; les bœufs et les vaches peuplaient à perte de vue des espaces immenses qui descendaient en pente douce jusqu'au bord de la mer.

L'Océan fraîchissait, comme disent les marins, et les vagues blanches qui couronnaient les grandes ondulations de la mer d'un bleu intense et profond ressemblaient à ses moutons, qui auraient dû paître la falaise. Inquiet, il cherchait le troupeau, mais il n'y avait de moutons que sur la mer ; il jetait un cri d'appel, rien ne lui répondait ; ses bestiaux eux-mêmes avaient disparu, et de tous côtés, il ne voyait que l'herbe et la mer agitée, de plus en plus couverte des moutons redoutables du vent d'ouest.

Dévoré d'angoisse, Laurent, dans son rêve, se dirigea à grands pas vers la ferme, où sans doute le troupeau venait de rentrer ; personne

sur le seuil des maisons, personne devant les granges ; pas une poule, pas un chien—rien qui parlât de vie et d'habitation humaine.

Le cœur de plus en plus serré, il entra dans la cour de sa ferme : elle était déserte aussi. Poussé par l'instinct, il courut à la bergerie.

Qu'elle était grande, et haute, et sombre ! Le jour semblait n'y avoir jamais pénétré qu'à regret ; plein de colère contre la négligence de ses serviteurs, Laurent pénétra plus loin, et, à mesure qu'il avançait, la bergerie s'étendait de plus en plus, déroulant à perte de vue son toit noir d'ombre, sa litière de paille froissée et ses crêches vides.

Soudain, à l'autre extrémité, un point lumineux se dessina, et, de tous côtés, les agneaux cachés dans les coins, sous les crèches, dans la litière, se dressèrent en bêlant vers cette clarté. Les têtes fines et suppliantes se tournèrent toutes du même côté, et mille bêlements résonnèrent à la fois. Laurent vit alors

que son troupeau n'avait point de nourrices, et que tous ceux qu'il voyait là étaient des nouveau-nés.

— Que vont-ils devenir? pensa le fermier, s'agitant dans son rêve; qui nourrira cette horde d'agneaux? Ils sont, autant dire, perdus!

Il vit alors dans la clarté qui venait à lui, se dessiner la forme de Vevette. Elle tendait aux bestioles le creux de ses mains pleines de lait, et à cette source intarrissable ils se désaltéraient à longs traits; des brins d'herbe sortaient de son tablier à demi relevé, et ceux qui avaient assez bu la suivaient, tirant avec leurs lèvres les longues branches du trèfle rose, brillant et embaumé.

La lumière émanait de la jeune fille elle-même, sortant de ses cheveux blonds, de son petit bonnet, de ses mains roses, où buvaient les agneaux, et sourtout de son sourire, si modeste et si tendre, qu'elle répandait comme un parfum sur tous ces orphelins pressés autour

d'elle. Laurent sentit à son approche qu'il pouvait être en paix, et que le troupeau avait trouvé sa providence. Mais la clarté de Vevette, devenue trop vive, l'aveuglait, et portant sa main à ses yeux avec un geste de souffrance, il s'éveilla.

Le soleil passait à travers une trouée dans les branches du hêtre, et frappait en plein sur son visage ; encore mal éveillé, il se souleva regarda autour de lui, et vit qu'il était seul.

Il eût voulu continuer son rêve ; la vision qui l'avait hanté lui laissait un vague désir de la revoir, de savoir la fin, comme disent les enfants.... mais il était bien seul, et loin de la ferme. Il en reprit le chemin à pas lents, songeant plus que jamais à la petite servante que son fils chérissait.

Il trouvait une douceur singulière à se reprocher ses torts envers l'orpheline ; son cœur débordant de remords battait dans sa poitrine comme il n'avait jamais battu, et une quiétude le remplissait pourtant ; il arriva dans sa

cour sans avoir pu démêler d'où lui venait cette joie, au moment où il eût dû être honteux et troublé.

Au lieu de suivre ses valets au travail, après le repas de midi, il s'enferma dans sa chambre, et passa la journée à mettre en ordre ses papiers d'affaires. Tout allait bien, ses granges étaient pleines, il ne devait rien à personne, on lui devait quelque argent. Il se sentit content —fier d'être riche—et toujours le trouble lui revenait à la pensée de son ingratitude envers Vevette.

Le soir approchait; ramenés de bon heure, pour éviter la rosée, les moutons étaient enfermés dans la bergerie; la claire-voie était posée, et le troupeau lassé, grisé d'air pur et d'herbe tendre, s'était couché dans la bonne litière sèche; les dos arrondis, les flancs laineux faisaient de petits monticules jaunâtres, doux à l'œil. Un rayon de soleil couchant se glissait par la fenêtre à l'ouest et se posait sur la pierre qui servait de banc.

Poussé par un désir secret de retrouver au moins l'image de son rêve, Laurent vint jeter un coup d'œil sur le troupeau rentré au bercail, et dans le rayon de soleil, il aperçut la jeune fille assise à la même place que le matin, nourrissant son agneau de la même façon.

Emu plus qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même, Laurent tressaillit. Le bruit de ses souliers à gros clous fit lever la tête à la petite servante.

— Te voilà encore ! dit Laurent avec douceur ; il est donc bien gourmand, ton nourrisson ?

— Depuis que je l'ai nourri, vous avez dîné, notre maître, et vous allez encore souper ; il faut bien qu'il soupe aussi ! fit la jeune fille en souriant, enhardie par le ton enjoué du fermier.

Les cris perçants du petit garçon traversèrent l'air du soir. Il se lamentait de toutes ses forces depuis plus d'une heure, et rien ne pouvait le calmer.

— Il souffre, le pauvre petit, il s'ennuie, murmura tristement Vevette, en tournant la tête du côté de la cour.

Laurent la regarda indécis, il ne comprenait pas bien ce qu'il éprouvait. Ses yeux tombèrent sur l'agneau repu prêt à s'endormir, et il lui parut que de la jeune fille émanait une paix profonde, presque solennelle. Il se rappela les images de la Charité qu'il avait vues dans les livres de prières, et se demanda pourquoi, au lieu d'enfants, on ne leur avait pas mis des agneaux dans les bras. Bien sûr, elles ressemblaient à Vevette.

— Tu aimes les petits? dit le fermier en s'approchant de la servante.

— Oui, notre maître, tous les petits! les petits oiseaux, les petits agneaux, les petits enfants. Ils ont tous besoin de bonne nourriture et d'amitié, les chers petiots!

Elle avait rougi en parlant; tout son joli visage respirait la tendresse et la chaleur d'une âme maternelle.

Laurent la regardait toujours troublé, inquiet, sentant monter à ses lèvres il ne savait quel flot de paroles qu'il n'avait jamais dites et ne savait comment dire.

— Voyez-vous, notre maître, reprit la jeune fille, il faut plus d'amitié que de richesse pour nourrir et élever tous ces petits-là. Ce qu'il leur faut, c'est qu'on comprenne ce qu'ils veulent et quand on les aime, on comprend toujours.

Les cris du petit garçon redoublaient au dehors ; le rayon de soleil avait disparu, et dans la bergerie toute grise, le bonnet et le mouchoir de Vevette formaient seuls deux petites taches blanches. Le sommeil et la paix reposaient sur tout le troupeau, sur la jeune fille, sur son agneau.

Laurent sortit en courant, chose qu'il n'avait pas faite depuis qu'il n'allait plus à l'école, et revint aussitôt, portant dans ses bras son fils, qui se débattait en jouant des pieds et qui criait à tue-tête. Sans mot dire, il le déposa sur les genoux de Vevette, qui, étonnée, mais contente,

arrondit son bras autour de lui. L'enfant satisfait et l'agneau repu se blottirent côte à côte dans le creux de la jupe de laine, et le silence régna dans la bergerie.

Le souffle égal des moutons remplissait la haute voûte; le petit garçon, serré contre le sein de cette vierge qui comprenait si bien la maternité, se sentait heureux et ne demandait plus rien. L'obscurité croissait toujours, et Vevette troublée se disait qu'elle aurait dû s'en aller, qu'il fallait remettre l'agneau dans la crèche et préparer le souper. Mais Laurent restait immobile devant elle, les bras croisés, regardant le groupe sans mot dire. Elle baissait la tête et rougissait sous ce regard qui n'était pas celui d'un maître.

La voix du père, grave et très-douce, s'éleva dans l'ombre :

— Tu aimes les petits,—garde le mien, Vevette ; il ne veut que toi, il a raison. Tu seras sa mère.

Paris, 24 février, 1879.



LE MATIN.

'AIR était calme, si calme que rien ne frémissait encore : les touffes d'herbe au haut des toits se dressaient immobiles sur le ciel d'un gris laiteux, et la route, sillonnée par les chariots de la veille qui avaient laissé la trace des roues et des sabots dans la poussière épaisse et blanche, la route semblait endormie sous la clarté grise du matin.

Un son lointain s'éleva des prairies et vint mourir aux premières maisons du village ; doux, prolongé, presque éteint, il vibra un instant dans l'air limpide, puis le silence recommença, ce grand silence de la nature qui précède le reveil, plus profond avant l'aube qu'au plus noir des ténèbres. Un son semblable, mais plus fort, répondit au premier dans le lointain : les vaches qui avaient passé dans les pâturages cette clémente nuit de juin, appelaient les trayeuses à débarrasser leurs mamelles gonflées de lait. Deux ou trois appels résonnèrent encore, puis rien.... Un frisson presque insensible agita les brins d'herbe dressés sur le chaume, et une faible lueur rosée, si faible qu'on la distinguait à peine, se glissa entre les vapeurs grises du levant.

Martial ouvrit sa fenêtre ; rien dans le village n'annonçait encore le réveil ; au travers des rosiers-noisettes, parure de la muraille grise, qui caressaient son visage, il se pencha au dehors pour écouter....; un bruit éloigné

que lui seul pouvait percevoir, frappa son oreille au bout d'un moment : c'était le claquement d'une porte de bois qui retombe. Il s'accouda rêveur à l'étroite fenêtre et fixa les yeux sur l'orient.

Un pas fit craquer le gravier de la route, une forme féminine passa au bout des champs voisins.... En ce moment l'hirondelle qui nichait sous le toit de Martial sortit de son nid, et de son aile fourchue effleura en passant la joue du jeune homme.... Il sourit à cet heureux présage.

Depuis deux ans que Martial avait fait sa dernière visite au pays, il avait encore une fois navigué autour de la terre. Les marins sont fidèles, on ne sait pourquoi ; à travers les distractions des escales, les tentations d'une vie facile à terre, rude à bord, il avait gardé le souvenir d'une fillette, entrevue et courtisée un peu, bien peu, lors de son dernier congé. Pourquoi les yeux bleus de Céline avaient-ils hanté le marin jusque dans les mers du Sud? Pour-

quoi avait-il rapporté pieusement le souvenir de ce visage innocent, plutôt que de tant d'autres? C'est justement parce que l'amour est si beau dans son détachement de ce qui n'est pas lui. Martial avait terminé son service et voulait épouser Céline, c'était bien simple.

Revenu de la veille, il n'avait pu la voir encore. L'eût-il désiré? Il n'en était pas sûr. Revoir en présence des amis et de la famille un visage dont on a rêvé deux ans n'est pas une épreuve indifférente: on peut être ridicule, produire une impression défavorable, et Martial craignait le ridicule par-dessus tout. Mais Céline allait traire, le matin aux premières lueurs du jour; c'était elle qui venait de passer, car elle était toujours la première éveillée au village, et s'en vantait avec un naïf orgueil

L'usage de nos campagnes permet aux galants d'aller courtiser les jeunes filles à cette heure matinale; Martial descendit donc de sa

chambrette, il jeta un coup d'œil plein de joie et de tendresse familiale sur la chambre toujours ouverte où les parents déjà vieux reposaient paisiblement côte à côte sous les draperies du vieux lit garni de cotonnade bleue à fleurs; puis il ouvrit la porte, fermée au loquet seulement, et sortit de la maison paternelle.

Le ciel se colorait de tons plus vifs; la nuance des nuages, tout à l'heure à peine semblable aux roses de Bengale, était à présent celle des roses du roi; les vapeurs du zénith étaient déjà atteintes par des lueurs d'incendie, le couchant seul se teintait à peine des reflets de l'orient. Martial prit le chemin de la vallée où passait le bétail de Céline, et ce chemin longeait la crête de la falaise.

Il marchait pensif, évoquant un à un mille souvenirs de son enfance. Bien des jours et bien des nuits avaient passé sur sa tête alors blonde, aujourd'hui brune, depuis qu'il courait dans le sentier raboteux qui menait à la mer;

ce sentier qu'il n'avait pu voir la veille, car il était arrivé à la tombée de la nuit, lui paraissait autrefois si large et si beau ! Maintenant il le revoyait étroit, rocailleux, coupé à chaque instant par un ruisseau bruyant qui ne pouvait se contenter du lit qu'on lui traçait depuis cinquante ans avec la même persévérance toujours inutile, et qui, suivant sa fantaisie, prenait la droite ou la gauche, arrosant partout des rives de cresson. Ce sentier bizarre, presque impraticable pour tout autre qu'un homme du pays, était la route préférée de Martial, celle qui menait à la mer, la mer qui l'avait toujours attiré, tant qu'à la fin, il s'était fait marin pour l'amour d'elle.

Un grand buisson de houx lui barrait la vue, il le tourna, et revit enfin cette mer qui l'avait tant fait rêver, cet horizon encadré de lignes aimées, dont à l'autre bout de la terre il avait ressenti la nostalgie jusqu'à en pleurer, dévoré par la fièvre, quand ses compagnons dormaient dans leurs cadres.

La mer était devant lui, mais telle qu'on la voit en rêve ; la vapeur des chaudes nuits d'été la couvrait entière, tout était d'un blanc d'opale ; le bord de la falaise en pente rapide, à trois cents pieds au-dessous, les rochers bruns qui forment une infranchissable ceinture d'écueils, à cette côte, les nuages, la surface de l'onde dont il entendait le bruit sur les rochos, tout était d'un blanc à demi opaque et pourtant mystérieusement éclairé par on ne sait quelle clarté joyeuse.

Il s'arrêta, croyant rêver ; oui, c'était bien comme un rêve : derrière lui, les vertes prairies, les arbres découpaient nettement leur fine silhouette sur le ciel embrasé,—et devant lui, l'abîme blanc et doux à l'œil comme la soie nouvellement dévidée, comme la graine moelleuse du cotonnier.

Une barque passa à peu de distance : la coque était invisible ; seule, la voile blanche glissait entre la brume de l'onde et celle du ciel ; Martial n'osait remuer, craignant de rom-

pre cet enchantement, et tout autour de lui, les flocons laiteux se massaient doucement sur les cimes des chardons en fleur, sur les touffes épaisses de la haute fougère, partout où un obstacle les arrêtait un instant.

— Est-ce le présage de ma destinée ? se demanda le marin au cœur superstitieux. Faut-il m'arrêter ici, renoncer à tenter le sort, à interroger Céline ? Dois-je renoncer à mon rêve ?

Un rayon doré, pénétrant entre deux couches de vapeurs, éclaira soudain la voile qui glissait sur la mer, et tout à coup les oiseaux, qui n'avaient gazouillé qu'en sourdine, entonnèrent à pleine voix la chanson de l'aube ; le ciel étincela jusque dans ses replis de l'occident. Une flèche d'or vint frapper Martial entre les yeux, et la brume enroulée comme un voile de tulle s'éleva lentement sur l'onde, sur les collines ; poussée par un souffle insensible, elle s'en alla doucement vers le nord, sur la mer qui devenait bleue et dont le bruit retentissant arriva

désormais aux oreilles du jeune homme ; une lacis de diamants liquides couvrit tout autour de lui et lui-même.

Le charme était rompu ; il contempla un instant avec une joie profonde et recueillie le cher pays qui l'avait vu naître, les rochers énormes à demi recouverts de lierre, l'orifice de la vallée où courait le ruisseau en cascatelles argentines, les prairies inclinées, la falaise au sol ingrat recouvert de fougère et d'ajonc, percé à tout endroit par le roc de granit ; il respira à pleins poumons l'odeur des menthes sauvages, celle des bruyères qui sentent le miel, et ivre de jeunesse et de vie, il agita en l'air son chapeau, saluant ainsi la terre natale, puis il tourna rapidement le promontoire et pénétra dans le vallon.

La prairie où Céline allait traire était à mi-côte, les rayons du soleil levant réchauffaient les trois belles vaches paresseuses, dans l'herbe jusqu'au fanon. Deux s'étaient couchées, le mufle tourné vers la chaleur, et semblaient en-

gourdies dans leur bien-être ; la troisième, debout, se laissait patiemment traire par les mains attentives de la paysanne.

Assise sur un petit banc, elle faisait jaillir le lait fumant dans une cruche de cuivre au flanc rebondi ; mais, tout en surveillant ses doigts habiles, elle tournait souvent la tête vers le midi et semblait attendre quelque chose avec impatience. Martial s'arrêta pour la regarder.

Elle ne le voyait pas, c'était le sentier opposé qu'elle explorait à tout moment d'un œil inquiet. Le cœur du jeune homme battit joyeusement. Le savait-elle revenu ? L'attendait-elle déjà ? Se souvenait-elle qu'il avait promis de revenir, et revenir pour elle ? Il le crut, et, pressant le pas, il allait atteindre la barrière, lorsqu'à l'autre extrémité du pré il vit apparaître un autre homme.

C'était un ami d'enfance, il le reconnaissait bien : celui-là n'avait pas quitté le village ; que venait-il faire auprès de Céline ?

Ce n'était pas la première fois que François se hasardait à visiter la jolie trayeuse, car elle sourit en le voyant approcher, et son regard jusqu'alors inquiet s'abaissa pour ne plus le quitter sur le lait qui coulait entre ses doigts.

Le jeune homme s'approcha tout près d'elle, ils échangèrent quelques mots, puis d'une branche qu'il tenait à la main, il se mit à effleurer doucement la joue et le col qu'elle tenait penchés. Elle se défendait en riant, et continuait de traire, mais peu à peu ses doigts se ralentirent ; la cruche était pleine, la bonne bête s'éloigna satisfaite, et Céline resta assise, la tête baissée, écoutant ce que disait François.

Celui-ci laissa tomber sa baguette ; doucement, parlant toujours, mais très-bas, il prit la main de Céline, et ils restèrent tous deux silencieux, sous les rayons ardents du soleil qui dominait le coteau, noyés jusqu'aux genoux dans l'herbe humide et verte..

La seconde vache, s'approchant d'eux, posa son mufle frais et rose sur les genoux de Céline ; la jeune fille sourit, fit un signe affirmatif et recommença de traire....

Martial, le cœur serré, reprit lentement le chemin de la falaise.

— Trop tard ! pensa-t-il amèrement; qu'irais-je maintenant chercher auprès de celle qui en aime un autre? François est resté, lui, et pouvait se faire aimer ! Il a eu le loisir pendant ces deux années, à la veillée en hiver, à l'heure de traire en été, de courtiser la jolie fille...Les absents ont tort ! L'absence est mauvaise ; nous n'avons pas le temps de nous faire aimer là-bas, dans nos voyages, et au pays les jeunes filles ont celui de nous oublier....La brume était un présage, je n'aurais pas dû aller plus loin !

Il s'assit au haut de la falaise, triste et presque méchant, car son cœur était plein d'amertume. Le soleil dorait la mer et la terre autour de lui, partout ; les mouettes et les hirondelles l'entou-

raient de leurs cercles joyeux ; mais que lui importait la joie de la nature, à lui dont l'âme était en deuil ?

Un bruit de pas sur le sentier lui fit lever la tête : une femme venait à lui, d'une autre prairie, sans doute, la cruche de cuivre gracieusement posée sur l'épaule gauche et retenue en équilibre par une longe de cuir serrée dans la main droite. Il se leva pour lui faire un passage, car le sentier était étroit, et la falaise rapide ; mais la jeune fille ralentit le pas en s'approchant de lui. Il la regarda comme on regarde une belle œuvre de la nature.

Elle était brune ; ses lourds cheveux repoussaient le petit bonnet qui voulait les couvrir, ses yeux bruns brillaient d'un feu contenu sous ses paupières aux longs cils baissés ; ses joues roses rougirent encore sous le regard du jeune homme.

— Bonjour ! dit-elle, et elle s'arrêta.

Il la regarda ébloui. Cette jeune fille était bien plus belle que Céline, elle semblait le

connaître, et il ne se souvenait pas des traits de son visage.

— Vous voilà revenu? dit-elle d'une voix tremblante;—peut-être le poids de la cruche de lait l'avait-il essoufflée.

— Vous me connaissez donc? demanda Martial, ému sans savoir pourquoi.

La jeune fille sourit sans lever les yeux.

— Vous m'avez portée dans vos bras quand j'étais toute petite, dit-elle de sa voix riche et grave.

— Qui donc es-tu? dit Martial, suivant l'habitude du pays qui veut qu'on se tutoie quand on s'est connu enfant.

— Devine! fit la belle créature.

— Comment t'appelles-tu?

— Aurore.

Aurore! oui, il la connaissait bien; mais qu'elle était devenue belle et qu'elle avait changé, pendant ces deux années d'absence!

— Quel âge as-tu? demanda-t-il, oubliant soudain son amertume et sa colère.

— Seize ans.

— Et tu m'as reconnu?

La jeune fille sourit et fit un signe de tête, puis levant les yeux timidement, elle regarda Martial pendant la durée d'un éclair. Il tressaillit; que n'eût-il pas donné pour revoir ces yeux merveilleux, pleins de flammes et peut-être de larmes! mais elle regardait la terre.

— Tu m'as reconnu! répéta-t-il, avec une sorte de tendresse inquiète.

— Je vous attendais, dit-elle simplement; vous m'avez dit un jour à votre dernier voyage que si j'étais bien sage, je serais votre petite femme.... J'ai été bien sage....

C'est vrai; il l'avait dit en riant, un jour, à cette fillette de quatorze ans, chétive et grêle, pas même adolescente, tout à fait enfant; il n'avait pas encore jeté les yeux sur Céline à cette époque, et depuis il n'avait pas pensé à cette parole, semence perdue pour lui, tombée dans une âme, où elle avait si magnifiquement fructifié.

— Tu m'attendais, Aurore? dit Martial, inondé soudain d'une joie nouvelle, inconnue.

Elle répéta oui, très-bas, rajusta la longe de cuir dans sa main qui tremblait et passa devant lui.

Sans mot dire, brûlé soudain au cœur par un rayon de soleil qui devait dorer toute sa vie, Martial suivit la belle fille qui s'appelait Aurore.

Paris, mars 1879.



MIDI.



LE soleil est tout au haut du ciel, si haut que les grandes haies ne donnent plus d'ombre. Les troupeaux haletants se sont couchés dans l'herbe, au milieu du pré, et, sous la chaleur ardente, ils dorment d'un sommeil de plomb.

Les oiseaux, blottis sous les feuilles, attendent que la grande heure, l'heure solennelle de midi, soit passée. A perte de vue, les moissons sommeillent; à peine une onde de vent passe-t-elle sur les épis couleur d'or mat, en moirant d'un ton plus terne la nappe immense.

C'est sur la terre l'heure du repos pour tous ceux qui, dès le lever du jour, ont travaillé, la sueur montant à leurs fronts à mesure que le soleil montait dans le ciel. Ils se reposent maintenant, et tout repose avec eux. Seules, la cigale et l'alouette agitent leurs ailes infatigables et, l'une dans le sillon, l'autre dans l'azur, pendant ces heures lourdes chantent la vie, la vie qui ne dort jamais.

La mer dort là-bas, douce, bleue, sans une ride ; une voile rousse se fait voir, mais si loin qu'elle semble immobile. Les grandes mauves aux ailes blanches dorment dans le creux des rochers, la falaise gazonneuse brille au soleil comme une cuirasse d'émeraude, les panaches des hautes fougères s'inclinent de temps en temps et montrent leurs dessous plus clairs au passage de quelque animal farouche.

Un cri se fait entendre, puis le silence et l'immobilité recommencent, pendant que tout en bas des rochers, la frange d'écume blanche qui joue et s'agite, éternellement inquiète,

autour de noirs écueils, répète à la terre somnolente que pas plus que la vie elle-même, l'Océan ne dort pas.

Écrasés sous la chaleur pénétrante, les moissonneurs se sont endormis à l'abri de la haute meule ; leur lente respiration soulève d'un mouvement rhythmé leur large poitrine ; plus loin, sous le parasol grêle d'un frêne encore tout jeune, les femmes se sont rapprochées pour profiter de toute l'ombre, et dorment d'un sommeil moins lourd. Une d'elles, assise à l'écart, la tête renversée et appuyée contre le talus verdoyant, semble rêver, les yeux fermés, à quelque insaisissable joie, suspendue dans l'air doré, entre la terre et le ciel.

Un bruit, presque un souffle se fait entendre du côté de la barrière.

La dormeuse ouvre les yeux sans bouger et regarde.

Elle le connaît bien, le visage qui se penche vers elle, au-dessus des traverses de bois moussu ; elle les connaît bien, les yeux qui lui

ont pris son âme, sa volonté, tout elle-même enfin : les yeux bleus du fiancé.

Séparés par l'espace où l'air surchauffé tremble et monte vers le ciel comme une flamme, ils se regardent immobiles, et tout leur être se fond dans une intensité de joie égale à l'intensité de la lumière dont la terre est inondée ; puis lentement, la jeune femme se lève et s'en va vers celui qui l'attend. Il ouvre sans bruit la barrière—elle passe—il la referme ; rien n'a été troublé dans le champ paisible, et les dormeurs n'ont même pas tressailli.

Que le sentier creux, recouvert par les arbres des haies qui croisent leurs branches en dôme, paraît étroit et sombre, après l'immensité brulante du champ de blé ! Ils descendent dans la douce vallée où le bruit des eaux se fait entendre, puis ils remontent la pente opposée. Monter ou descendre, que leur importe ? Ne sont-ils pas ensemble ? N'iront-ils pas ensemble, maintenant, jusqu'au bout de la vie ? Les chemins leur seront tantôt doux à fouler et garnis de

mousse, tantôt âpres et rocailleux comme le sentier qu'ils escaladent péniblement ; mais ils auront toujours, comme maintenant, leurs mains unies, qui se disent tant de choses, leurs yeux croisés, qui plongent dans leurs âmes.

Ils ont attendu longtemps ; la première fleur de la jeunesse est passée pour eux, elle est restée dans les luttes et les chagrins de l'attente : que leur importe aujourd'hui en présence du bonheur qui les rend muets !

— C'est demain, dit-il en serrant plus fort la main qui ne tremble pas dans la sienne.

— Demain ! répond-elle.

Ils ont fini de gravir la pente escarpée, et le sentier ne leur prête plus d'ombre. Ils sont devant leur champ à eux, où la faucille n'est pas encore entrée ; l'immensité dorée s'étend à perte de vue ; derrière, la mer bleue et sans bornes ; au-dessus, le ciel où le regard s'oublie...

Ils regardent leur bien ; ensemble désormais ils ensemenceront et moissonneront ce champ

de leurs pères, qui leur appartient maintenant. Et de toute cette terre chauffée monte vers le soleil une odeur riche et saine de blé mûr....

La vie leur appartient, avec la force et la jeunesse. Sans rêves insensés, sans folles espérances, dans le respect du devoir et l'amour du travail, ils s'en vont lentement, heureux et graves, sous le soleil de midi.

17 avril 1882.



LE SOIR.



A forêt se faisait noire ; un coin de ciel bleu pâle apparaissait entre les grands troncs des pins ; une raie d'or éteint marquait l'horizon, et l'orée du bois claire encore, avec ses troncs épars et son herbe semée de fleurettes, semblait le vestibule de quelque palais magique tiède et velouté, où l'on ne devait entrer qu'avec respect.

Les prés, étaient déjà rafraîchis par la rosée du soir, mais la chaleur du soleil disparu devait encore reposer quelques heures sur le tapis

roux des aiguilles de pins, où flottait une odeur résineuse. Les oiseaux et les insectes cependant s'étaient endormis, et aucun bruit, pas même un frémissement d'ailes, ne troublait le silence de la forêt majestueuse.

Un jeune garçon sortit de l'ombre épaisse et respira plus librement en voyant s'éclaircir le ciel devant lui ; il marchait d'un pas rapide, son carnier de chasse au flanc, son fusil sur l'épaule, et paraissait se hâter vers le logis.

— D'où viens-tu si tard? fit une voix musicale qui semblait sortir du sol.

L'adolescent s'arrêta en tressaillant et regarda à ses pieds.

Devant lui, couchée dans l'herbe, le menton appuyé sur la paume de sa main, une fillette levait sa tête rieuse. La forme grêle et svelte de son corps, revêtu d'un sombre vêtement de laine, se dessinait à peine sur le sol presque noir ; il recula d'un pas. Elle rit de sa surprise et de sa frayeur, et répéta :

— D'où viens-tu?

— Je viens... je viens de la chasse, répondit le jeune garçon d'une voix mal assurée. Et toi, qui es-tu ?

La fillette se dressa à demi, de façon à se trouver assise, et la main toujours appuyée sur le sol, elle répondit :

— Sylvie.

— Sylvie ! Es-tu la forêt elle-même ? demanda en souriant l'adolescent lettré ; une nymphe est-elle ta mère, et tes pieds sont-ils fixés au sol en forme de racines ?

La jeune fille se mit debout ; sa stature élégante atteignait celle du jeune garçon.

— Je suis la fille du forestier, répondit-elle, je m'appelle Sylvie, et je demeure là.

Elle étendit le bras vers la profondeur la plus noire et la plus veloutée de la forêt endormie.

— Et toi, comment t'appelles-tu ? Tu as failli marcher sur moi.

— Je m'appelle Réal ; mon père demeure au château.

— Ah! je sais, fit Sylvie; tu es le fils du seigneur.

Le maître du château était toujours le seigneur dans ce coin de terre perdu.

— Que fais-tu là? continua le jeune homme en regardant la fillette aux clartés presque éteintes du soir mourant.

Elle n'évita pas son regard; ses grands yeux foncés, d'une couleur indécise, ignoraient la timidité qui fait baisser les paupières; elle sourit, montrant ses dents blanches, écarta de la main les cheveux noirs qui retombaient sur son front bas et pur, et répondit sans honte:

— Je t'attendais. Je sais que tu passes souvent ici le soir, et je voulais te faire peur.

Réal se mit à rire.

— Un garçon n'a jamais peur, répondit-il en secouant orgueilleusement ses boucles blondes. Mon père dit qu'un homme n'a pas peur et ne pleure pas.

— J'ai vu pleurer mon père, répliqua la fillette d'un ton grave.

— Quand cela?

— Quand on a emporté ma mère qui était morte.

Réal ne répondit pas; cette impression-là lui était inconnue. Cependant sa mère aussi était morte, mais il n'avait jamais vu pleurer son père. Il passa à une autre idée.

— Quel âge as-tu?

— Quatorze ans; et toi?

— Quinze.

— Alors, reprit Sylvie, c'est toi qui es le plus vieux. Tu dois être le plus raisonnable. Sais-tu lire?

— Je crois bien! répondit Réal avec dédain. Je suis très-instruit.

— Je ne sais rien du tout, soupira Sylvie. Mon père est dans le bois tout le jour.... Je suis seule.

— Tu t'ennuies?

— Oh! non! Il y a tant de choses amusantes dans la forêt! Il y a les fleurs, il y a les bêtes.. Mais toi, tu n'aimes les bêtes que pour les tuer.

Réal posa la main sur son carnier vide.

Pas toujours, répondit-il. J'ai manqué un chevreuil tantôt.

— Tant mieux ! fit Sylvie battant des mains. C'est bien fait !

Réal la regarda avec une sorte de dépit; elle riait.

— Pourquoi es-tu venue m'attendre ? demanda-t-il pour la seconde fois.

Sylvie ne répondit pas tout de suite ; elle cherchait une idée et ne parvenait pas à la trouver.

— Je ne parle à personne, dit-elle enfin, et personne ne me parle ; mon père rentre tard et sort tôt ; parfois il passe la nuit en embuscade : on vous vole votre gibier, il faut surveiller les braconniers.... Je voulais parler à quelqu'un.

— Pourquoi moi et pas un autre ? demanda Réal avec un certain trouble.

— Je ne sais pas...tu es presque de mon âge, tu es beau, tu dois être bon, j'ai pensé que tu ne te moquerais pas de moi...., et puis j'avais envie de te parler.

Elle s'était mise en marche, Réal la suivait, ils prirent le chemin du château. La nuit était venue, le rayon d'or pâle avait disparu du ciel, et les étoiles commençaient à pointer dans le bleu. La clairière finissait au bord du pré; Sylvie s'arrêta.

— Adieu, dit-elle.

Réal hésitait : cette rencontre avait pour lui le charme inexprimable du rêve; la poésie entrevue dans Virgile pendant les heures d'étude venait d'apparaître brusquement dans sa vie ; mais les lumières du château brillaient à quelque distance dans l'obscurité; on l'attendait pour souper.

— Adieu, dit-il, non sans regret.

— Tu reviendras? demanda Sylvie avec une douceur de flûte dans sa voix d'enfant.

— Oui, répondit Réal.

Sylvie agita sa main fluette dans l'air du soir, et fit quelques pas. . .elle sembla s'évanouir dans l'ombre comme une forme impalpable; l'adolescent, ne la voyant plus, se demanda s'il

n'avait pas été victime de quelque imagination. Il ne put résister au désir d'en faire l'épreuve.

— Sylvie, dit-il très-haut.

— Que veux-tu! répondit la voix de l'enfant.

A la pâle lueur des étoiles, il entrevit vaguement la blancheur d'un visage tourné vers lui.

— Bonsoir! dit-il, rassuré.

— Bonsoir!

Tout disparut. Réal, resté immobile, écoutait encore la vibration de cette voix harmonieuse dans l'air sonore.

— Bonsoir! cria-t-il.

Un son tremblant, presque insaisissable, vint à lui, mais il ne put distinguer que la dernière syllabe,.... soir! doucememt prolongée et traînée presque à l'infini.

L'heure d'apaisement et de silence retombait sur la forêt tous les jours un peu plus tôt, car l'été décroissait vers l'automne; et, tous les jours un peu avant l'heure accoutumée, Réal trouvait Sylvie à l'orée du bois.

Ils étaient devenus grands amis ; une sorte de gaminerie sauvage de la part de la fillette, un peu de supériorité pédante du côté du garçon mettaient entre eux juste ce qu'il fallait de querelles et de brouilles pour les rendre parfaitement heureux de se retrouver.

Réal était libre de ses actions pendant les vacances. Pourvu qu'il fût présent à l'heure des repas, son père, homme sec et taciturne, ne s'inquiétait pas de l'emploi de son temps.

Le jour, Réal courait la plaine et la forêt ; mais, le soir venu, un sentier frayé dans les herbes par son pas fidèle le ramenait au lieu de la première rencontre.

Lorsqu'il voyait les troncs d'arbres s'éclaircir, une singulière émotion s'emparait de lui ; il était à la fois joyeux et inquiet.

S'il n'allait pas trouver Sylvie ?

Elle était là pourtant, couchée à plat dans l'herbe, presque recouverte par les hautes tiges du regain montant en graine ; le visage tourné vers lui, elle l'attendait, silencieuse et sou-

riante. Il arrivait honteux du trouble qui lui serrait la gorge, s'asseyait auprès d'elle, et lui contait les menus faits du jour.

Elle l'écoutait, parlant peu elle-même. Dans l'âme de cette fille sauvage, les pensées ne savaient point revêtir la forme des mots; elle sentait son cœur déborder d'une joie muette, et ses yeux seuls pouvaient parler. Aussi Réal était-il sûr de trouver toujours tournés vers lui ces yeux lumineux et veloutés, où toute la tiédeur de la forêt chaude et rousse semblait s'être concentrée.

— J'aime tes yeux! dit-il à Sylvie un soir que le soleil se couchait plus tard, pensait-il, sans souci des vraisemblances,—en réalité parce qu'il était venu plus tôt.

La fillette sourit d'un air heureux, mais ne répondit pas. Que pouvait-elle répondre?

— J'aime tes yeux et tout le reste, continua Réal en parcourant du regard le visage ovale, le cou menu, la taille souple et enfantine de sa jeune amie; tout cela est joli.

Sylvie continua de sourire et de le regarder. Un désir ardent irrésistible, monta peu à peu du plus profond de lui-même aux lèvres de Réal. Ce cou brun, doré, caressé par les derniers rayons du soleil, duveté comme une pêche attirait le regard et le baiser. Il voulut s'approcher de la jeune fille.... celle-ci avait peut-être lu dans les yeux de son ami la pensée insolite qui venait de le surprendre. D'un bond elle fut debout, invitant du geste Réal à la suivre.

— Déjà? fit celui-ci, paresseusement étendu sur l'herbe chaude et jaunie.

— Allons, répondit Sylvie, je vais te montrer quelque chose.

Il ramassa son fusil et la suivit docilement. Il l'eût suivie partout.

Ils marchèrent un moment, puis la jeune fille s'arrêta auprès d'un rocher qui surplombait une source.

— C'est beau, ici, dit-elle, regarde cela.

Réal n'était jamais venu là. La fraîcheur de l'eau courante et de la verdure argentée des

saules calma son agitation. Sylvie s'était assise au haut du rocher, les pieds pendants sur l'onde. Il la rejoignit et s'assit près d'elle.

Un filet d'eau s'échappait de la pierre et tombait dans un petit bassin creusé par la nature entre les troncs des arbres. Au fond de cette coupe sourdaient deux ou trois sources plus abondantes, qui alimentaient un joyeux ruisseau. Le bassin n'était guère profond ; un homme n'eût pas eu de l'eau à mi-jambes ; mais les scolopendres et le lierre qui tapissaient les cailloux, la hauteur du rocher lui-même donnaient à ce lieu quelque chose d'agreste et d'intime à la fois.

— On est bien ici, n'est-ce pas ? dit Sylvie, lorsque son ami se fut assis auprès d'elle. Avec quelques brins de lierre arrachés au plus près elle fit deux couronnes de feuillage qu'elle posa sur leurs têtes.

— Regarde-moi dans l'eau, dit-elle en se penchant un peu, et se retenant d'une main au rocher.

Réal, sur l'autre versant de la pierre, se retint également et contempla dans le clair bassin le reflet de la jeune fille qui lui souriait.

— Comme tu es jolie! s'écria-t-il en levant la tête pour comparer l'image avec la réalité.

— Non, non, s'écria Sylvie boudeuse. C'est dans l'eau qu'il faut me regarder.

Réal, obéissant, s'inclina sur la coupe de cristal, où Sylvie continuait de lui sourire; quand il relevait la tête, elle reprenait son air sévère, et pour retrouver sa grâce émue, le jeune homme devait la chercher dans le miroir de la source.

Fascinée par le regard de son ami toujours plus tendre et plus ardent, la jeune fille sentit aussi un vague souhait germer au fond de son âme innocente et troublée. Cédant aux yeux qui l'imploraient, elle porta lentement sa main à ses lèvres et envoya un baiser à l'image de Réal réfléchie dans l'onde.

Le visage qu'elle contemplait disparut soudain, et Réal saisit dans ses bras Sylvie tremblante, presque épouvantée.

— Je t'aime, lui dit-il tout bas, je t'aime. Et ses lèvres brûlantes se posèrent sur le cou velouté de la jeune fille.

Sylvie se défendit faiblement, et leurs couronnes de lierre tombèrent dans la source.

— Regarde, dit-elle, nos couronnes qui s'en vont !

Les deux guirlandes flottant au fil de l'eau avaient déjà quitté le bassin, et, tantôt réunies, tantôt séparées, se dirigeaient vers la prairie. Une vague tristesse saisit le cœur de la jeune fille lorsqu'un détour du ruisseau les cacha à ses regards.

— Déjà ! fit-elle.

Réal ne regardait plus le ruisseau. Il avait passé un bras autour de la taille de Sylvie.

— Viens dans la forêt, lui dit-il à demi-voix.

— Non, répondit-elle : lâche-moi.

Au lieu de répondre, il posa un second baiser sur sa joue en fleur.—Elle se débattit, s'arracha de ses bras et glissa dans la source à quelques pieds au-dessous.

— Je n'ai pas de mal, cria-t-elle aussitôt à Réal, qui, saisi d'effroi, la regardait d'en haut.

Elle riait et tremblait, de peur, d'émotion et aussi de la fraîcheur de l'eau. Elle sortit du petit bassin, jeta un regard autour d'elle vers un saule voisin.

— J'ai retrouvé nos couronnes, dit-elle en les montrant à Réal, qui l'avant rejointe.

Son vêtement de laine, ruisselant d'eau, collait à son corps svelte ; elle allait sans s'en inquiéter et releva même sa jupe sur son bras pour marcher plus aisément.

Mais Réal ne voyait plus la grâce de cet être jeune et charmant ; la fin brusque et presque terrible de son rêve d'amour lui avait mis au cœur une sorte d'inquiétude.

— Où vas-tu ? dit-il en la voyant prendre un chemin qu'il ne connaissait pas.

— A la maison, pour me sécher, répondit-elle.

— Je vais avec toi.

— Non, non, fit-elle avec inquiétude, il ne faut pas que mon père te voie.... Va-t'en.

— Tu le veux? répéta-t-il avec chagrin.

— Oui.

Ils étaient devenus sérieux, presque tristes.

— A demain, dit-il, debout devant elle. Il n'osait rien demander.

— A demain, répondit Sylvie, les yeux brillants, les joues couvertes de carmin.

Il attendait.... Elle lui présenta les couronnes de lierre, qu'elle tenait toujours à la main.

— Prends-les, dit-elle.

Il les prit machinalement.

— Permets-tu que je t'embrasse? dit-il à demi-voix, rougissant lui-même, et tout honteux.

Elle lui tendit les deux joues, et le baiser qu'il lui donna fut celui d'un frère.

— Je suis bien fâché, balbutia-t-il, c'est ma faute si tu es tombée....

Sylvie baissa les yeux, et ils restèrent muets l'un devant l'autre.

— Tu n'es pas fâchée? continua Réal.

— Non, répondit-elle.

— Bien sûr?

Pour réponse, elle lui rendit son baiser aussi chaste, aussi fraternel qu'elle l'avait reçu.

— A demain, dit-il.

— Bonsoir, murmura Sylvie avec l'accent traînant et musical dont elle accentuait ce mot en le quittant.

Réal reprit lentement le chemin du château; le soleil était couché quand il rentra.

Le lendemain, il attendit Sylvie pendant longtemps. Venu alors que le soleil était encore haut sur l'horizon, il partit bien après que la bande d'or se fut éteinte au couchant...mais il ne vit point son amie. Le surlendemain, dès l'aube, il courut à la source, puis revint au lieu de leur rencontre.... rien! Il s'aventura alors dans le sentier qui menait chez Sylvie.

Au bout d'un peu de temps il entrevit une

maisonnette ; un homme à l'air soucieux, à l'aspect peu encourageant, était assis sur un banc devant la porte. C'était le père de Sylvie, sans doute. Réunissant toute son audace, Réal s'adressa à lui.

— Le chemin du château, s'il vous plait? dit-il.

— Vous lui tournez le dos, répondit l'homme en indiquant la direction ; puis il laissa tomber son bras en poussant un soupir.

Réal le regardait, les yeux de l'homme rencontrèrent les siens.

— Qu'est-ce qu'il vous faut encore? dit-il avec brusquerie.

— Rien, répondit le jeune garçon en reprenant lentement le chemin de sa demeure.

Le jour suivant fut un jour de pluie. Vers le soir, cependant, un rayon jaune et mouillé traversa les nuages, Réal prit son fusil et se hâta de sortir. Il gagna vite la clairière et le chemin qu'il n'avait vu que deux fois, et qui pourtant hantait son souvenir.

Comme il passait près de la source, il vit sor-

tir du bois une bière, portée par deux hommes ; le forestier solitaire marchait derrière le convoi. Réal, saisi d'effroi, regarda cet homme. C'était bien lui qu'il avait vu la veille. Deux grosses larmes tombant sans cesse et sans cesse renouvelées débordaient de ses yeux mornes.. .Le fossoyeur, sa bêche sur l'épaule, suivait ce groupe funéraire, Réal l'arrêta.

— Qu'est cela? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— C'est Sylvie Forestier qu'on enterre, répondit le fossoyeur. Elle a attrapé une pleurésie à courir dans le bois, ça n'a pas été long! Une bonne fille, mais si sauvage! Ces gens-là ne parlent à personne, conclut-il avec un haussement d'épaule, en indiquant le père muet qui suivait le cercueil de sa fille.

Et il continua son chemin en pressant le pas pour le rejoindre.

Réal n'osa les suivre. Il alla s'asseoir sur le rocher, et là, une douleur affreuse lui saisit le cœur ; il n'y put rester.

Regagnant alors le vilage, il passa près du cimetière.

L'office des morts est vite dépêché pour un pauvre, encore plus vite pour ceux qu'on ne voit point se mêler aux vivants. Quand le jeune homme atteignit la clôture, la tombe était déjà comblée. La dernière bande jaune disparut du ciel au moment où le fossoyeur nivelait la dernière pelletée de terre. Le forestier, toujours muet, reprit à pas lents le chemin de sa demeure déserte, et Réal rentra chez lui.

Ne le voyant point au repas, son père, si calme d'ordinaire, s'inquiéta et entra dans sa chambre.

— Qu'as-tu ? dit-il en trouvant son fils sur son lit, le visage défait et marbré par les pleurs.

— Je souffre, répondit Réal en détournant son visage

— Des larmes ? Un homme ne pleure pas ! répondit le père.

Cependant, ce jour-là, Réal avait versé ses premières larmes d'homme.

Paris, juillet 1877.



LA NEIGE.

LA neige tombait presque sans relâche depuis deux jours entiers. Les routes avaient d'abord reçu une couche fine et ténue, semblable à du grésil, bientôt emportée par le vent; puis une autre espèce de neige était venue, celle-là composée de larges flocons en forme d'étoiles, qui tombaient lentement, comme des plumes de cygne, et s'étalaient sur le sol avec la grâce moelleuse d'un être vivant et coquet.

La neige ne s'était pas contentée de recou-

vrir les chemins battus ; après avoir commencé par fondre sur le gazon jauni, sur les haies épineuses, elle s'y était enfin attachée, et, depuis, elle n'avait cessé de s'amasser lentement, mais sans répit, et la campagne avait disparu sous un voile uniforme.

Le ciel s'était rougi pour un instant vers le soir du jour précédent, et les creux où la neige entassée formait des ombres bleues avaient semblé plus bleus encore ; puis le gris uniforme s'était refermé sur l'astre disparu, la nuit était venue, grise aussi sur la terre blanche, le jour terne et blafard lui avait succédé, et les villages, n'osant plus se secouer dans leur torpeur glacée, se demandaient si le monde allait mourir sous la neige qui tombait toujours.

Dans la dernière maison du village, la fenêtre était close par un volet de bois ; un filet de fumée sortant du toit de chaume montait tout droit dans l'air tranquille ; la lumière qui éclairait cette demeure venait du côté du jardin, où une porte-fenêtre donnait accès de plain-

pied. Sous l'énorme manteau de la noire cheminée, deux jeunes gens causaient tout près l'un de l'autre, mais leurs escabelles ne se touchaient pas ; quoique seuls, leurs mains restaient désunies,—leurs cœurs ne battaient pas ensemble.

— Le vieux est à la ville? demanda le jeune homme. Son air ennuyé ne suffisait probablement pas à exprimer sa mauvaise humeur, car il y joignit un ton bourru.

— Il est allé chercher une potion pour la vache malade, répondit la jeune fille ; mais je ne crois pas qu'elle l'attende, elle doit être morte à l'heure qu'il est. Il va gronder quand il rentrera.

— Pourquoi ne vas-tu pas y voir? grommela le jeune homme.

Elle haussa les épaules.

— Pour le bien que je peux y faire, ça n'en vaut pas la peine, et d'ailleurs ça me fais du mal de voir souffrir une bête. J'aime mieux n'y pas regarder.

Elle baissa la tête tristement vers le foyer, où brûlait un petit feu de racines, aussi maigre et aussi chétif que pouvait le souhaiter le maître le plus parcimonieux. Ils gardèrent le silence un instant. Quelques flocons de neige tombèrent par le haut de la cheminée, brillèrent pendant leur chute de toutes les couleurs du prisme, puis disparurent dans les cendres.

— Quand doit-il revenir? fit le jeune homme.

— A trois heures. La voiture repart une heure après pour la ville; il ne peut pas y avoir de retard, dit-elle.

— Il sera ici dans une demi-heure, répondit-il en regardant la vieille horloge. Écoute, Mélie, puisqu'il faut parler franc, j'ai quelque chose à te dire.

— Je sais ce que c'est, fit la jeune fille d'un air navré, tu ne m'aimes plus.

Le jeune homme, embarrassé, fit un geste indécis, puis, revenant à son idée, il reprit avec une naïveté cruelle :

— Mais si, je t'aime toujours; on n'est pas camarades pour rien; il reste un peu d'amitié...

— Oui, c'est entendu, tu ne m'aimes plus comme tu m'aimais à la Saint-Jean dernière; tu ne veux plus de moi pour ta bonne amie.

Il se leva de son siége rustique et fit quelques pas dans la salle.

— Eh bien! non, c'est vrai, dit-il enfin; ce n'est pas ma faute! l'amour ne se commande pas.

— Ce n'est pas ce que tu me disais quand tu me demandais de t'aimer; tu disais dans ce temps-là que ton amour pour moi méritait une récompense, et que je devais t'aimer aussi. J'ai obéi, et à présent, c'est autre chose?

— Eh! oui, c'est autre chose! dit Jean, de plus en plus maussade. On a une bonne amie pour un temps, pour passer sa jeunesse, et puis, le temps venu, il faut bien faire comme les autres, et se marier.

Mélie se leva toute droite, toute blanche, les yeux fixés sur le visage de celui qui l'abandon-

nait et qui baissait la tête, incapable de soutenir son regard.

— Tu te maries? dit-elle d'une voix rauque.

— Oui,—mes parents le veulent, et je ne peux pas les contrarier.

— Et moi?

— Ah bien! toi...je ne t'avais pas promis le mariage au bout du compte! fit le don Juan de village en se révoltant.

— Oh! non! tu ne m'avais rien promis du tout.

— Puisque tu en conviens toi-même ...

— J'en conviens, répéta la jeune fille en se rasseyant.

Tout son être frêle et mignon frissonnait plus encore sous la lâcheté de l'abandon que sous la douleur d'un amour méconnu.

— Je conviens que tu as raison de ne pas m'épouser, puisque je ne suis qu'une enfant trouvée, nourrie par charité, servant aujourd'hui chez le vieux qui m'a recueillie. Oh! non! on n'épouse par une fille comme moi.... tu as raison, Jean. Ta future est riche?

— Mais oui, pas mal! répondit Jean en se caressant la moustache d'un air content.

Mélie prenait bien la chose, à ce qu'il lui semblait, et cela le mettait en belle humeur.

— Et jolie?

— Pour cela, rien de trop! fit l'ex-amoureux en baissant l'oreille. Mais la noce n'est pas faite, et ne se fera qu'à Pâques; il leur faut tout ce temps-là pour arranger les chiffons de la mariée. En attendant, petite Mélie, si tu veux, nous pourrons avoir encore quelques semaines de bon temps. . . . Tu es jolie, plus jolie que ma future, ah! pour cela, oui!

Il voulait prendre la jeune fille par la taille et appliquer un baiser sur ses joues décolorées; elle bondit en arrière, s'appuyant au montant de la cheminée, et regardant en face l'homme qu'elle avait aimé, elle lui cracha au visage.

— Va-t'en! lui dit-elle, pendant que Jean stupéfait essuyait machinalement l'outrage avec sa manche et la regardait avec ses gros

yeux à fleur de tête, pleins d'une méchante colère. Va-t'en, répéta-t-elle ; ou je te tuerais !

Elle avait pris la pelle à feu et la brandissait si près du visage de Jean, qu'il recula prudemment du côté de la porte du jardin.

— Comme tu voudras, murmura-t-il, déconfit ; comme tu vaudras...Je ne pensais pas à te fâcher, il n'y a pas de quoi se mettre en colère....

— Va-t'en ! dit encore la jeune fille, mais cette fois sans le menacer ; la fureur avait disparu de son visage, qui n'exprimait plus que le dégoût.

Il battit en retraite et sortit en refermant sur lui la porte du jardin. Sa silhouette assombrit un instant le peu de jour que laissaient entrer les carreaux verdâtres, puis disparut, et Mélie retourna près du foyer.

Elle ne pleurait pas ; certains coups meurtrissent le cœur comme d'autres le corps, sans faire couler ni de sang ni de larmes, et ce ne

sont pas les moins douloureux ; elle regarda sa vie passée comme on regarde un travail mal fait, une œuvre manquée.

C'était par un jour d'hiver semblable à celui-ci qu'on avait accueilli dans la maison communale sa mère mourante, qui la portait dans ses bras. Le seul mot que la malheureuse avait su prononcer était un nom : Mélie. Était-ce le sien ou celui de la petite fille, alors âgée de trois ans ? A qui cela importait-il ? L'enfant fut nommée Mélie ; on enterra la mère, et tout fut dit.

Le vieux Jacques, qui n'était pas jeune alors, avait ramassé vers sept ans cette petite créature, jusque-là un peu nourrie par tous, et il l'avait promue au grade de servante.

Servante, pour une enfant qui n'était qu'une mendiante ! Il y avait là un changement de position sociale, et Mélie sut gré au vieillard de l'avoir élevée à cette dignité. Toute petite, mais déjà intelligente et docile, elle l'avait servi dans la mesure de ses forces enfantines,

souvent au delà,—ne réclamant d'autre salaire que son pain quotidien.

Le vieillard était rude et grossier, et souvent il parlait plus fort qu'il n'eût fallu ; cependant jamais il n'avait frappé l'orpheline, retenu peut-être par un vague respect de ce malheur qui n'avait aucune protection.

Le vie de Mélie s'était écoulée dans cette cabane, entre les vaches et les poules, sans joies, sans espérances, sans rêves d'avenir. Que pouvait-elle rêver?

Jean l'avait remarquée un jour, puis courtisée,—à la Saint-Jean il l'avait choisie pour danser.... C'est alors que le cœur de la jeune fille avait connu l'orgueil d'être aimée et la joie plus humble et plus pénétrante d'aimer elle-même.

Elle n'aimait pas le vieux, qu'elle craignait. Elle avait aimé les petits veaux et les poussins ;—tous ces êtres élevés par elle avaient disparu dans la voiture qui conduit les marchandises à la ville. Les enfants trouvés

n'ont jamais d'amis parmi ceux de leur âge; les parents ont bien soin de leur répéter: On ne sait pas seulement d'où ça vient! Comme s'il était nécessaire de venir d'un endroit connu pour mériter un peu de tendresse!

Jean l'aimait! Il la préférait aux autres! Elle sentait son pauvre petit cœur gonflé de reconnaissance, à l'idée que lui, le plus beau et le meilleur du village, ne méprisait pas une enfant trouvée. Elle l'aima de toutes ses forces, car elle goûtait pour la première fois la douceûr de la tendresse.

Maintenant il se mariait. Il avait assez d'elle! Pas encore assez, cependant, puisqu'il avait osé.... A ce souvenir, elle frissonna comme sous l'injure, en cachant sous ses deux mains ses yeux brûlants et secs, et son front couvert de honte!

Il ne l'avait pas aimée, c'était clair. Pendant qu'elle rêvait de lui consacrer sa vie, s'efforçant d'imaginer des dévouements impossibles pour les mettre à ses pieds, il cherchait un passe-

temps qui le conduisit sans ennui jusqu'à l'époque de son mariage. Une amertume profonde entra irrévocablement dans l'âme de cette enfant, à qui personne n'avait enseigné la résignation, et qui se révoltait contre l'injustice.

La colère et l'amertume, tels allaient être ses compagnons de chaque jour.

Rien n'est plus cruel pour une âme innocente que de sentir soudain de mauvais sentiments la pénétrer avec le froid du glaive. Ces hôtes malsains sont plus douloureux encore à supporter que le mal qui les a fait entrer.

Hélas! quoi qu'on ait pu dire, ce n'est pas par goût qu'on devient méchant: l'apprentissage de la perversité est accompagné de bien des tortures!

Pendant que Mélie sentait la rage et l'indignation lui déchirer le cœur, la porte extérieure s'ouvrit, et le vieux entra tout couvert de neige. Il se secoua sur le seuil, et pénétra dans sa demeure sans une parole amicale pour celle qui gardait son foyer.

— Eh bien, dit-il, la vache ?

— Elle ne va pas mieux, répondit machinalement la petite servante.

— J'y vais, grommela Jacques en sortant aussitôt.

Elle avait repris sa méditation, et cherchait quelque vengeance, lorsque le vieux rentra, les sourcils hérissés, les mains tremblantes, dans une indicible colère.

Elle est morte ! cria-t-il en frappant de son bâton sur la pierre du seuil ; elle est froide, et toi, misérable fainéante, tu n'as pas seulement été la regarder.

—J'y ai été, maître, répondit Mélie en quittant sa place ; j'ai cru qu'il n'y avait rien à faire, et je n'y suis pas retournée.

— Tu mens, s'écria le vieillard en bégayant de colère ; tu n'as pas mis les pieds hors d'ici ! Tu crains le froid, tu es frileuse comme une princesse, et tu es restée à te chauffer les pieds....

Il s'était approché de la porte vitrée, et il aperçut les traces de pas, que la neige n'avait

pas eu le temps de recouvrir. Le temps s'était un peu éclairci, et les flocons blancs avaient cessé de tomber.

— Tiens, dit-il, blême de rage, voilà pourquoi tu ne soignes pas ton bétail, pourquoi tu ne fais plus œuvre de tes dix doigts! Mademoiselle a un amoureux qui vient la voir, et l'on devise ensemble, au lieu de travailler...Un amoureux! un amoureux à Mélie! Quel malheureux abandonné de toutes a pu courtiser la belle demoiselle que voilà?

Mélie sourit amèrement et se croisa les bras pour attendre que la colère de Jacques fût passée.

— Un amoureux! à une enfant trouvée! Une misérable fille que j'ai eu la bonté de recueillir, et qui ne m'a jamais aidé en rien! C'est depuis que tu es chez moi que le malheur me poursuit! Auparavant j'étais riche et je faisais des économies; à présent, l'argent s'en va on ne sait où.... Tu m'as porté malheur, oiseau de vilain présage! Je te chasserai, je te

remettrai dans la rue où je t'ai prise et où j'aurais dû te laisser. Que j'ai été bête ce jour-là!

La voix claire de Mélie s'éleva tout à coup et couvrit les radotages irrités du vieillard.

— Je vous ai porté malheur, maître, cela se peut, mais je ne l'ai pas fait exprès. J'ai travaillé de mon mieux et je n'ai point demandé de gages. Si je vous porte malheur, je vais vous rendre votre chance, car je m'en vais, mon maître, et je ne vous coûterai plus rien!

Les yeux irrités du vieillard rencontrèrent le regard clair et dédaigneux de la jeune fille. En une heure, elle avait vidé la coupe d'absinthe; une goutte de plus ou de moins lui importait peu.

— Eh! va où tu voudras, enfant du diable, s'écria Jacques, furieux de se voir tenir tête, personne n'a besoin de toi ici! Tu dois être une fille de sorcier!

— C'est peut-être vrai! répondit la petite servante en levant le loquet de la porte. Adieu,

maître ; que le bon Dieu vous rende la chance que je vous ai fait perdre.

Elle ouvrit la porte. Sa silhouette frêle et élégante, malgré ses lourds vêtements de laine grossière, se dessina un instant sur le fond éclatant de la neige fraîche tombée. Il ne neigeait plus du tout, mais l'air du soir approchant semblait plein de douleurs inexprimées, comme les yeux et la bouche d'un enfant prêt à fondre en larmes.

La porte retomba, et Jacques, resté seul, murmura :

— Bon débarras !

Quittant ses vêtements de voyage, il revêtit ceux qu'il portait tous les jours, puis alluma une lanterne, car la lumière décroissait rapidement, et retourna près de la vache morte. Il la toucha de la main, s'assura qu'elle ne vivait plus, et rentra dans la maison, toujours grommelant et maugréant.

L'heure du souper viendrait, personne n'y songerait pour lui ; il alla chercher une terrine

et quelques légumes dans un panier, s'assit sur un siége bas, le panier entre ses jambes, et commença de préparer son repas. Pendant qu'avec des gestes maladroits, il pelait lentement des pommes de terre, il se mit à songer à ce qui venait de se passer.

Elle était partie! Eh bien, tant mieux! Avec ses petites mains et ses petits pieds qui ne trouvaient jamais de sabots assez mignons pour se chausser, c'était une piètre servante. Ce qu'il faut dans un ménage, c'est une forte fille avec de grands pieds et de grandes mains, qui ne ploie pas sous le fardeau des lourdes *canes* pleines de lait.

Et puis, elle avait sa tête, cette Mélie! Il ne fallait pas lui dire grand'chose pour la faire mettre bien en colère! Si peu qu'on lui parlât de sa naissance, elle devenait rouge comme un coq, et ses yeux flambaient comme braise! Elle n'était pas née pour être servante, bien sûr, car elle ne savait pas supporter les reproches.

Ainsi tout à l'heure elle était partie,— Dieu sait pourquoi! N'eût-elle pas mieux fait de se mettre tranquillement à préparer la soupe! mais elle avait toujours eu un caractère du diable!

Toujours! non. Autrefois elle était bien gentillette quand elle était petite et qu'elle se tenait à ses genoux en l'appelant: Papa Jacques. Elle avait été bien aimable dans ce temps-là, et même longtemps après. Dans une maladie qu'il avait faite, elle lui avait préparé les ordonnances du docteur comme une petite femme, si bien qu'un jour, M. le docteur lui-même avait caressé les cheveux de la petite en disant que c'était elle qui avait sauvé le vieux bonhomme.

Quel âge avait-elle alors? Peut-être bien douze ou treize ans. C'est dans ce temps-là que Jacques, n'ayant ni enfants ni proches parents, avait pensé à laisser par testament son bien à sa petite servante. Mais il n'en avait rien dit à personne, car on dit que ça porte malheur de

faire son testament, et Jacques n'entendait pas mourir avant son temps.

Est-ce après la maladie du vieux qu'elle était devenue si jolie? Ce devait être après, car, lorsque le médecin lui avait, fait compliment, elle était bien pâle et bien maigre....La fatigue sans doute, car elle avait veillé plus de quinze nuits, et s'en ressentait encore à l'hiver suivant....Oui, elle était devenue très-jolie ; si les garçons y avaient fait attention, le père Jacques aurait pu avoir de l'ennui à cause d'elle ; mais les garçons n'y avaient pas pensé, et ça se comprend ! Une enfant trouvée !

Elle ne se marierait pas, pour sûr.... Qui diable avait pu venir la courtiser? Eh bien, ça ne faisait plus rien, à présent, puisqu'elle était partie ... Partie? Bah ! on dit qu'on s'en va, et puis on revient bien penaude à l'heure du souper ...Elle allait rentrer tout à l'heure.

Une minute s'écoula. Le père Jacques continuait à peler ses pommes de terre, et naturelle-

ment il en pelait pour deux, puisqu'elle allait revenir. Quand il jugea qu'il en avait assez, il prêta l'oreille, croyant entendre le bruit du loquet....Mais personne ne parut.

— Elle est derrière la porte, se dit-il, et n'ose pas entrer. Bah! il faut avoir de l'indulgence pour les fautes de la jeunesse, et puis elle doit avoir eu froid.

Il se leva, referma son couteau et le mit dans sa poche—vieille habitude de paysan—puis attendit encore un moment.

— Elle n'entrera pas toute seule, se dit-il, je vais lui ouvrir.

Il se dirigea vers la porte à pas de loup, autant que le lui permettaient ses sabots, et ouvrit.

Il n'y avait personne.

Il recula effrayé, comme s'il avait vu se dresser en face de lui quelque apparition menaçante, et une peur inexplicable fit dresser ses cheveux gris sous son chapeau de feutre. Il n'était pas poltron, cependant, et fit aussitôt

deux pas en avant. Les traces de ses pas venant de la route qui conduisait à la ville étaient presque effacées par la neige; d'autres traces toutes fraîches reprenaient le même chemin en sens inverse, celles-là étaient celles de Mélie, reconnaissables à la petitesse des empreintes, depuis il n'était pas tombé de neige. Elles étaient assez espacées, profondes, le talon à peine marqué, comme celles d'une personne qui court. Le vieillard se frotta les yeux, et dit tout haut:

— Elle doit être quelque part dans le village.

Il tourna la tête vers les maisons, mais aucune empreinte n'était visible de ce côtè-là.

Malgré lui, niant l'évidence, il dit:

— Cela ne se peut pas!

Le jour avait presque disparu, mais le ciel gris plein de neige n'était pas sombre, et la blancheur de la terre rendait les moindres traces très-reconnaissables. Oubliant de refermer derrière lui la porte de sa maison, le père Jacques suivit les marques des petits pieds, un

peu penché en avant, comme un homme qui cherche à déchiffrer quelque chose.

Après quelques enjambées, les empreintes reprenaient une allure raisonnable, Mélie avait cessé de courir, sans pour cela ralentir beaucoup le pas. L'un après l'autre, les petits pieds si mignons, si peu faits pour supporter le poids des lourds fardeaux des champs, avaient suivi leur chemin dans la neige, vers la route de la ville.

Quand il eut fait un kilomètre, le père Jacques s'arrêta pour humer l'air. Un flocon de neige tomba dans sa barbe et un autre sur sa main. Levant la tête et regardant devant lui, il cria :

— Petite !

C'est ainsi qu'il la nommait autrefois, quand elle était pour lui plutôt un jouet qu'une servante ; c'était un terme d'amitié auquel elle répondait toujours par un sourire.

— Petite ! répéta le vieillard, et il pensa avec confiance : Elle comprendra tout de suite que je lui pardonne.

Rien ne répondit ; il pressa le pas en suivant toujours les petits pieds imprimés dans la neige et qui semblaient marcher devant lui vers un but inconnu. Mais les flocons recommençaient à tomber, de plus en plus épais ; le ciel devenait plus noir et se rapprochait de la terre ; la nuit venait....La nuit, ce n'était rien, mais la neige !

Voici que les empreintes, tout à l'heure si nettes, même de loin, se remplissaient de flocons nouveaux ; ce n'étaient plus que de petits creux encore visibles.

Le vieillard marchait vite maintenant, presque plié en deux pour mieux distinguer ces traces effacées ; de temps en temps il se relevait et lançait contre le ciel noir et bas son appel, non plus confiant, mais désespéré :

— Petite !

Et rien ne répondait dans l'air sans écho.

Retrouvant encore les petits pieds sous la neige, par un effort de volonté qui lui donnait

mal à la tête, il arriva à la grande route, celle qu'il avait quittée deux heures auparavant, celle que la voiture avait dû parcourir depuis peu, se dirigeant vers la ville.... Mais là, plus rien. Les petits pieds avaient disparu sous une épaisse couche de neige, et les flocons, de plus en plus nombreux, de plus en plus épais, tombaient lentement, formant devant les yeux dilatés du vieillard un voile impénétrable et glacé. Debout sur le chemin où ses traces à lui-même venaient de s'effacer, il regarda l'horizon à droite et à gauche, en l'interrogeant avec une anxiété sans fond, et d'une voix pleine de larmes, il lança encore une fois son appel inutile :

— Petite !

Paris, 10 mars 1879.



LES NOISETTES.

A verte avenue toute droite s'allongeait sous les branches croisées, bien loin, bien loin, terminée par un point blanc qui était la plaine lumineuse, où le soleil faisait ondoyer l'or des blés.

La charmille qui bordait l'allée de vert gazon, fraîchement émondée, donnait à ce bois l'appa-

rence d'un paysage de jardin, tel qu'on en voit à Versailles ou dans les gravures d'Eisen.

Des deux côtés le clair taillis s'étendait, formant de petits îlots de verdure où le soleil jetait des percées joyeuses de mouvante lumière, suivant la fantaisie du vent léger, qui passait sur les cimes avec un joli bruissement de feuilles froissées.

Ils marchaient tous deux dans l'allée, lentement à petits pas, elle, s'appuyant sur le pommeau de son ombrelle à haute canne ; lui, tout droit encore et guilleret, les mains derrière le dos ; elle, les cheveux couverts d'une dentelle sous laquelle ses petites boucles argentées semblaient mousser et foisonner ; lui, sous un chapeau de paille à larges bords qui faisait penser aux chaudes journées de ce pays où les nègres, revêtus de caleçons blancs, travaillent dans les cannes à sucre, sur les images de vieilles boîtes de sucre d'orge ou dans les éditions vieillottes de *Paul et Virginie*.

Ils se boudaient visiblement, car ils allaient sans se parler, sans se regarder, hormis à la dérobée, et le coup d'œil qu'ils se jetaient alors était chargé de reproches. Après qu'ils eurent ainsi franchi la moitié de l'avenue, ils se trouvèrent pourtant moins loin l'un de l'autre, et force leur fut de se parler.

— C'est décidé alors, dit-elle d'une voix douce où tremblait pourtant un reste de colère, vous voulez faire le malheur de ces enfants?

— Je veux, au contraire, que notre petite-fille ne puisse jamais me reprocher d'avoir causé son malheur par mon imprudence.

Elle haussa les épaules, mais très-légèrement, comme une vieille dame bien élevée qu'elle était.

— Parce que le garçon qui l'aime est moins riche qu'elle....la belle affaire! Ils sont toujours sûrs d'avoir du pain....

— Mais pas de beurre! fit observer le grand-père.

— Quand on s'aime, on mange des baisers sur son pain, répondit-elle avec un demi-sourire.

Comme il ne disait rien, elle fit encore quelques pas, regardant à droite et à gauche, puis s'arrêta devant un coudrier :

— Regardez donc, mon ami, fit-elle, il me semble voir là des noisettes.

Avec sa politesse chevaleresque, le grand-papa s'approcha, appliqua à ses yeux son lorgnon d'or, regarda le coudrier et répondit :

— Ce sont des noisettes, en effet.

— Voulez-vous me les cueillir, mon ami ?

Le grand-papa regarda la grand'maman avec quelque surprise. Voilà déjà quelques années que ni l'un ni l'autre n'avaient trouvé de plaisir à manger des noisettes... Cependant il passa le crochet de sa canne sur la branche, qu'il amena jusqu'à sa femme ; elle cueillit délicatement le frais bouquet de petites noisettes à demi mûres et les mit à son corsage avec une épingle.

— Vous ne vous rappelez pas ? dit-elle.

Un rayon de soleil traversant la feuillée éclaira singulièrement le visage de bon papa, ou

bien était-ce un souvenir? Les yeux gris de grand'maman plongeaient dans les siens avec une persistance inquiétante.

Il se rappelait fort bien, mais que venaient faire les noisettes dans une affaire aussi sérieuse que le mariage de leur unique petite-fille?

Bon papa feignit de s'occuper d'un arbre dont les branches basses réclamaient l'émondeur, mais bonne maman l'avait pris par sa boutonnière.

— C'est ce coudrier-là, dit-elle,—car c'est un vieux coudrier,—qui était si chargé de noisettes l'année que....

— Je sais, je sais, fit bon papa en cherchant à s'échapper, mais elle le tenait bon.

— J'étais ici même, il vous en souvient, et j'avais dépouillé les branches basses quand vous vîntes.... C'est vous, mon ami, qui avez terminé la cueillette, et à mesure que les noisettes tombaient dans mon tablier, vos yeux devenaient plus bavards; le dernier bouquet,

c'est vous, je crois, qui l'avez attaché à la place où je viens de mettre celui-là.

— Ma chère femme ! murmura bon papa.

— Et vous m'avez dit en même temps :

— Madelinette, si vos parents refusent de nous marier, je me ferai sauter la cervelle...

— Et on nous a mariés, et nous sommes heureux depuis trente-sept ans, conclut bon papa.

— Et nous n'étions pas riches ; nous le sommes devenus...les enfants le deviendront... vous souvenez-vous ?....

Ils n'en dirent pas plus long, car ils s'étaient pris le bras et marchaient vaillamment côte à côte vers l'orée du bois, où le point blanc devenait comme une grande ogive pleine de lumière.

Ils causèrent ensuite longuement.

— Il faudra nous restreindre un peu, dit bon papa, et faire la dot plus forte.

— Soit, dit bonne maman, on se privera de bon cœur.

— Et comme cela, avec leur pain, les pauvres enfants auront un peu de beurre....

— Et pendant qu'ils sont jeunes, conclut en souriant grand'maman, ils auront aussi des noisettes !

Aux Bouleaux, juillet 1884.

FIN.



